13me Année. — N° 93 Août-Septembre 1927.

DÉPÔT LÉGAL
MARSEILLE
N° 1099

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

RAINER MARIA RILKE ..... *Seigneur, vous êtes grand*
SHERWOOD ANDERSON ..... *Un conteur se raconte*
BLAISE BRIOD ..... *Traduire*
PAUL CHAUSSE ..... *Deux formes de la pensée négative au XXe siècle. Paul Valéry et Marcel Proust*
HENRI MICHAUX ..... *Essoufflement* (Poème orné d'un dessin de l'auteur)
GABRIEL AUDISIO ..... *Le Rouge et le Jaune*
EDOUARD WORSLEY ..... *Poèmes*
GEORGETTE CAMILLE ..... *Surimpression*

CHRONIQUES

L'Esprit et le Temps, par Georges Bourguet. — *Poésie*, par André Gaillard. — LIVRES, par Gabriel d'Aubarède, Philippe Neel, Georges Bourguet, André Gaillard, Jean Malan, Henri Fluchère. — LES REVUES, par Georges Bourguet. — LETTRES ETRANGÈRES : *Federigo Tozzi*, par Enrico Piceni. — LIVRES et REVUES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.

A MARSEILLE, par J. B., Gaston Castel, Jean Malan, Jules Roque.
A NICE, par Charles Barzel.
A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✦ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 93 13me Année Août-Septembre 1927

Les Cahiers du Sud

Tome III. — 2e Semestre 1927.

Seigneur, vous êtes grand

Nous sommes des ouvriers: compagnons, disciples, maîtres
Et nous te bâtissons, ô haute nef centrale.
Et parfois arrive au galop un grave cavalier,
Qui passe comme une splendeur à travers nos cent esprits
Et qui nous montre en tremblant une nouvelle finesse.

Nous montons sur les échafaudages balancés,
Dans nos mains le marteau pèse lourdement,
Jusqu'à ce qu'une heure vienne peut-être nous baiser le front,
Radieuse et comme si elle savait tout,
Issue de Toi comme le vent de la mer.

Alors tous les marteaux retentissent
Et à travers les monts résonnent coups sur coups
C'est seulement lorsque la nuit tombe que nous quittons l'ouvrage :
Et nous voyons s'esquisser au crépuscule tes futurs contours.

Seigneur, vous êtes grand.

Voici que je vis au moment où le siècle se lève.
On sent le vent d'une grande feuille
Que Dieu, toi et moi, nous avons écrite
Et qui se tourne très haut dans des mains étrangères.

On sent l'éclat d'une nouvelle page,
Sur laquelle encore tout peut se réaliser.

Les forces silencieuses examinent leur pouvoir
Et se regardent obscurément.

Pendant le jour Tu es cette vague rumeur
Qui se répand comme un murmure dans la foule ;
Tu es le silence qui suit l'heure sonnante
Et qui lentement se referme.

Plus le jour se penche vers le soir,
Avec des gestes toujours plus faibles,
Plus Ton être s'affirme, ô mon Dieu :
Ton royaume comme une fumée au-dessus de tous les toits.

MON AME

Et mon âme est une femme devant Toi.
Et elle est comme la bru de Noémie, comme Ruth.
Elle va pendant le jour autour de l'amas de tes gerbes,
Comme une servante au service zélé.
Mais, le soir, elle va au fleuve,
Et se baigne et s'habille très bien,
Et vient vers Toi, quand tout autour de Toi repose,
Et vient et s'étend à Tes pieds.
Et, si à minuit tu l'interroges, elle dit
Avec une profonde simplicité: - Je suis Ruth, la servante.
Déploie tes ailes sur ta servante.
Tu es l'héritier....

Et mon âme s'endort ensuite, jusqu'au jour,
A Tes pieds, chaude de Ton sang,
Et elle est une femme devant Toi. Et elle est comme Ruth.

Rainer Maria RILKE.

(Traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac.)

Un conteur se raconte

Dans les bourgs et les larges campagnes où s'écoula mon enfance, au centre des Etats-Unis, on ignorait tout de la misère, telle que je l'ai vue et connue plus tard dans les grandes villes industrielles d'Amérique.

Ma famille était pauvre, mais en quoi consistait notre pauvreté ? Mon père, un dandy ruiné originaire du Sud, s'était vu réduit à tenir un petit atelier de réparations de harnais et, quand cette affaire eut périclité, il devint ostensiblement peintre en bâtiments. Le titre ne lui semblait pas assez reluisant. Il se parait de celui de « peintre de lettres ». L'ère de publicité universelle ne s'étant pas encore ouverte, il y avait fort peu d'annonces à barbouiller sur les murs de notre ville. Il n'en persista pas moins avec ténacité à lutter pour la vie supérieure. Il était toujours prêt à renoncer à peindre la maison d'Alf Mann le boucher (ce qui lui aurait fourni du travail pour un mois) pour écrire les réclames d'Alf Granger le boulanger, sur les clôtures bordant nos routes.

Ça, c'était un vrai pèlerinage. Papa louait un cheval et une charrette et partait avec ses trois aînés. Tout de suite mon frère aîné et mon cadet se révélèrent experts en l'art de calligraphier les inscriptions, alors que Papa et moi nous étions incapables de manier un pinceau. Voilà pourquoi c'est moi qui conduisais le cheval et mon père qui dirigeait l'ensemble des opérations. Il avait un amour naturel et enfantin pour la direction des affaires. Le choix d'une certaine clôture sur une route donnée devint pour lui une question aussi impor-

tante que l'eût été celui du site d'une ville et des fortifications destinées à la défendre.

Et puis il fallait consulter le fermier à qui appartenait la clôture et s'il refusait son consentement, la joie de la situation s'intensifiait. Nous éloignant sur la route avec notre équipage, nous disparaissions dans quelques bois des alentours et le fermier se remettait à cultiver son maïs. Nous attendions, l'œil aux aguets, nos cœurs de gosses battant follement. C'était un jour d'été et dans le petit bois qui nous cachait, nous étions assis en silence sur le tronc d'un arbre abattu. Les oiseaux passaient en volant par dessus nos têtes et un écureuil jacassait. De quelle délicate teinte d'aventure se colorait notre entreprise — pourtant bien banale !

Papa était taillé pour l'aventure romanesque. La réalité n'existait pas pour lui. Il en était arrivé, n'ayant jamais eu la chance glorieuse de vivre son heure brève et tourmentée sur une plus grande scène, à s'appliquer à la vivre du mieux qu'il le pouvait dans ce village de l'Ohio, économe, prospère, occupé à expédier ses céréales et à faire pousser ses choux.

Il magnifiait le danger de notre situation. « Il pourrait bien avoir un fusil de chasse », disait-il en montrant du doigt le fermier qui s'était remis au travail. Pendant que nous attendions dans le bois, il nous racontait parfois quelque épisode de la Guerre de Sécession, comment avec un compagnon il avait rampé des jours et des nuits à travers le territoire ennemi au péril de leurs vies. « Nous portions des messages », disait-il, en levant les sourcils et en écartant les mains. Ce geste impliquait quelque chose. « Ma foi, c'était une affaire de vie ou de mort. Pourquoi en parler ? Le pays avait besoin de moi et avec mon intrépide compagnon, nous avions été choisis parce que nous étions les hommes les plus valeureux de l'armée, » voilà ce que disaient les sourcils levés.

Et comme cela, leurs pots de peinture et leurs brosses dans les mains, mes deux frères se glissaient enfin hors du bois et couraient courbés en deux à travers les champs de maïs jusqu'à la route poussiéreuse. Rapide-

ment, à la va-vite, ils barbouillaient sur la clôture le nom d'Alf Granger et l'affirmation que celui-ci cuisait le meilleur pain dans l'Etat d'Ohio, et quand ils nous avaient rejoints, nous montions tous dans la charrette et passions sur la route devant l'inscription. Papa m'ordonnait d'arrêter le cheval. « Regardez », disait-il à mes frères en fronçant férocement les sourcils, « votre *N* est mal fichu. Vous vous remettez à négliger vos *B*. Bon Dieu de bois, je ne pourrai donc jamais vous apprendre à manier une brosse ? »

Si notre famille était pauvre, en quoi consistait sa pauvreté ? Nos vêtements étaient déchirés, mais les trous ne faisaient que laisser passer le soleil et le vent. En hiver nous n'avions pas de pardessus, mais ceci voulait simplement dire que nous courions au lieu de trotter dans les rues. Les gens qui se destinent à l'art devraient s'entraîner dans ce qu'il est convenu de nommer pauvreté. Quand il débute dans la vie avec le confort que donne la classe moyenne, l'artiste est presque sûr de finir dans la peau d'un de ces rouspéteurs qui se plaignent toujours que le public ne se précipite pas au devant d'eux avec des acclamations.

Le petit garçon qui n'a pas de pardessus chaud rejette la tête en arrière et court par les rues, entre les maisons dont la fumée monte dans un clair ciel froid, à travers les terrains vagues, à travers champs. Le ciel se couvre, les neiges viennent, et les mains nues sont froides et gercées. Elles sont à vif, elles sont rouges, mais le soir, avant que le petit garçon s'endorme, sa mère vient avec de la graisse fondue dont elle frictionne les engelures.

La graisse tiède est apaisante. L'attouchement des doigts d'une mère est apaisant. Eh bien, voyez-vous, nous étions tous — père, mère et les enfants — des espèces de hors-la-loi dans notre pays natal, et cette pensée était apaisante pour un petit garçon. C'est une pensée apaisante dans tous mes souvenirs d'enfance. Tout récemment quelqu'un qui est apparenté à ma famille me disait : « Il faut te rappeler, maintenant que tu es un auteur, que tu as une situation respectable à conserver dans le monde » ; et un instant mon cœur se gonfla d'orgueil à cette pensée.

Et puis je m'éloignai de la présence de cette prudente personne pour me mêler à d'autres personnes respectables, et dans mon esprit passèrent comme des éclairs des pensées concernant la douceur que j'avais vu briller dans les yeux d'autres gens — garçons de restaurant, soigneurs de chevaux, voleurs, joueurs ou femmes que la misère avait projetés sur les bords de la société. Est-ce les respectables qui se sont montrés les meilleurs et les plus doux pour moi ?

Quoi qu'on puisse dire, et j'avoue que mes pieds se sont bien souvent acheminés vers la solide respectabilité, nous autres de la famille nous n'étions pas trop respectables à cette époque.

D'abord comme papa ne payait jamais son loyer, il nous fallait toujours habiter des maisons hantées. Notre famille n'a jamais eu sa pareille pour désensorceler les maisons. Vieilles sorcières à califourchon sur des chevaux blancs, cadavres hurlants, gémissements, cris, tout s'apaisait dès que nous nous installions dans une maison hantée. Et combien de fois, grâce à ce talent inhérent à ma famille, avons-nous vécu gratis des mois entiers dans une confortable maison, tout en rendant service au propriétaire? C'est un système — je le recommande aux poètes affligés d'une nombreuse famille.

Il n'y avait pas assez de draps et de couvertures de sorte que trois garçons devaient dormir dans le même lit, et il y avait une fenêtre qui, l'été, avait vue sur les champs, mais qui l'hiver était peinte par la main du roi gel, si bien que le clair de lune pénétrait doux et vague dans la chambre. C'est sans doute parce que nous étions trois dans le même lit que nous n'avions aucune peur des « fantômes ».

Maman était grande et mince et avait jadis été belle. Elle faisait son apprentissage chez des fermiers quand elle épousa mon père, le jeune dandy imprévoyant. Elle avait du sang italien dans les veines, et son origine s'entourait d'un certain mystère. Peut-être ne nous sommes-nous jamais souciés de le résoudre — peut-être voulions-nous qu'il restât un mystère. C'est une chose si miraculeusement réconfortante que de songer à sa

mère comme à une femme au teint sombre, belle et assez mystérieuse. Plus tard j'ai vu sa mère à elle — ma grand mère — mais ça, c'est une autre histoire.

Elle, la sombre et sinistre vieille aux larges hanches et aux grands seins paysans avec cette haine brûlante qui brillait dans son œil unique, mériterait un livre pour elle toute seule. On disait qu'elle s'était débarrassée de quatre maris, et, quand je la connus, bien qu'elle fût vieille, elle paraissait fort disposée à tâter d'un cinquième mari. Un jour peut-être raconterai-je l'histoire de la vieille et du vagabond qui essaya de combrioler la ferme quand elle s'y trouvait toute seule ; et je dirai comment, après l'avoir réduit à l'impuissance avec ses vieux poings, elle se saoûla avec lui sur un baril de cidre dans l'appentis, et comment ils s'en allèrent de compagnie en chantant sur la route— mais pas cette fois-ci.

Notre mère à nous avait des yeux qui étaient comme des mares dans l'ombre épaisse de la lisière d'un bois, mais quand elle se mettait en colère et se plongeait dans un de ses profonds silences, des lueurs dansaient sur les mares. Quand elle parlait, ses paroles étàient pleines d'une étrange sagesse (avec quelle netteté je me rappelle certains de ses commentaires — sur la vie — sur les voisins) mais souvent elle nous en imposait à tous par la force de ses silences.

Elle entrait dans la chambre où trois petits garçons étaient couchés dans le même lit, portant dans une de ses mains une petite lampe à pétrole et dans l'autre une assiette contenant de la graisse tiède et fondue.

Il y avait trois gamins dans le même lit, dont deux presque de la même taille. Le troisième était à cette époque un petit bonhomme taciturne. Plus tard sa vie devait être fort étrange. C'était un de ces êtres qui ne peuvent s'adapter à l'ordre social et, jusqu'à ce qu'il fût devenu un homme, il resta près des siens, vivant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses frères — toujours lisant dans les livres, rêvant, ne se querellant avec personne.

Le plus jeune des trois, il regardait la vie comme

si elle avait été à une grande distance de lui. Il était de la matière dont sont faits les poètes. Quelle sagesse instinctive ! Tous l'aimaient, mais nul ne pouvait l'aider dans la difficile entreprise de vivre sa vie, et les soirs d'été, quand les trois garçons étaient couchés dans leur unique lit, les deux aînés se battaient ou faisaient de grands projets d'existence, lui il restait étendu auprès d'eux en silence — mais parfois il parlait et ses paroles arrivaient toujours comme de loin. Nous discutions par exemple les merveilles de la vie. « Eh bien, disait-il, c'est comme ceci ou comme cela. Il n'y aura plus de nouveaux bébés, mais les nouveaux bébés ne viennent pas comme vous dites. Moi je sais comment ils viennent. Ils viennent comme pousse le maïs. Papa plante de la graine dans la terre, et maman est la terre dans laquelle pousse la graine. »

Je pense à mon cadet devenu un peu plus âgé — je pense à lui devenu homme et silencieux d'habitude comme l'était maman — je pense à lui tel qu'il était avant qu'il disparût mystérieusement de nos vies pour ne plus revenir.

Mais maintenant il est au lit avec son autre frère et avec moi. Notre aîné, celui-là même qui rampait à travers les champs de maïs pour peindre le nom d'Alf Granger sur la clôture, était déjà sorti de notre vie. Il avait un talent de dessinateur, et un tailleur de stèles funéraires ivrogne et à moitié fou l'avait emmené dans une autre bourgade où déjà il est assis devant un pupitre en train de dessiner des projets pour monuments mortuaires. Une colombe descend du ciel avec une feuille au bec. Il y a un ange accroché à un rocher au milieu d'une mer démontée.

Roc des âges, fendu pour moi,
Laisse-moi me cacher en Toi.

Les trois garçons sont au lit dans la chambre et il n'y a pas assez de couvertures. Le vieux pardessus que papa ne peut plus porter, est jeté en travers du pied du lit, et on a permis aux trois garçons de se déshabiller en bas, dans la cuisine, auprès du poêle.

Le plus âgé des garçons qui restent chez nous (c'est moi-même) doit se déshabiller le premier et ranger proprement ses habits sur une chaise. Maman ne gronde pas pour une chose d'aussi mince importance. Elle regarde debout et en silence, et le garçon fait ce qu'on lui a dit de faire. Il y a quelque chose de ma grand'mère dans une certaine expression dont sont capables ces yeux. « Tu vas faire ça, sinon... » voilà ce que dit cette expression. Comme j'ai essayé toute ma vie mais sans aucun succès de cultiver ce regard-là pour mon propre compte !

Et maintenant le garçon s'est déshabillé et doit courir pieds nus vêtu de sa chemise de nuit de flanelle blanche à travers la maison froide, devant les fenêtres couvertes de gel, grimper un étage et d'un bond sauter dans le lit. La chemise de nuit a été presque usée jusqu'à la trame par le frère aîné — qui maintenant s'en est allé de par le monde — avant d'échoir à celui qui la porte à présent.

Il est le plus âgé des frères qui restent à la maison, et c'est lui qui doit plonger le premier dans le lit glacial, mais bientôt les autres accourent. Ils sont couchés dans le lit comme des petits chiens, mais à mesure qu'ils se réchauffent les deux aînés se mettent à se battre. Il y a entre eux un point litigieux. Il s'agit de ne pas se laisser imposer la place extérieure où les couvertures risquent de glisser pendant la nuit. On échange des coups, et de jeunes corps tendus s'entremêlent. « C'est ton tour ce soir ! Non, c'est le tien ! Menteur ! Attrape ça ! Et toi ça ! Je vais te faire voir ! »

Le plus jeune des trois frères a déjà pris une des deux places extérieures. C'est son destin. Il n'est pas assez fort pour se battre avec l'un ou l'autre de ses aînés, et peut-être ne se soucie-t-il pas de se battre. Il reste couché sans rien dire dans l'obscurité et dans le froid tandis que se déroule la bataille entre les deux autres. Ils sont de force presque égale, et la bataille pourra se prolonger une heure.

Mais voici dans l'escalier le bruit des pas maternels qui met fin à la lutte. Maintenant — à ce moment pré-

cis — le garçon qui occupe la place tant désirée peut la conserver. C'est une affaire entendue.

La mère pose la lampe à pétrole sur une petite table auprès du lit et à côté l'assiette de graisse tiède et réconfortante. L'une après l'autre six mains se tendent vers elle.

Il y a une caresse dans ses longs doigts durcis par le travail.

Dans la nuit et dans la faible lueur de la lampe, ses sombres yeux ressemblent à des mares lumineuses.

La graisse dans la petite assiette en porcelaine est tiède et apaisante aux mains brûlantes pleines de démangeaisons. Pendant une heure elle a laissé l'assiette derrière le poêle de la cuisine dans la petite maison en bois perdue bien loin sur le bord du village.

L'étrange et silencieuse mère ! La voici qui montre son amour à ses fils, mais sans l'exprimer par des paroles. Pas plus que par des baisers ou des caresses.

L'onction de la graisse tiède sur les mains ravinées de ses fils est une caresse. La lueur qui brille dans ses yeux est une caresse.

*
* *

La silencieuse femme a laissé des traces profondes dans un de ses fils. C'est celui qui est couché tranquillement dans le lit avec ses deux bruyants frères. Qu'est-il arrivé dans la vie de la mère ? En elle, dans sa vie physique, ses deux fils eux-mêmes, pour turbulents et querelleurs qu'ils soient, sentent que rien ne saurait avoir une trop grande importance. Si son mari, le père des garçons, est un pas grand'chose qui n'apporte guère d'argent à la maison — cet argent qui nourrirait et vêtirait convenablement ses enfants — on sent que cela n'a pas trop d'importance. S'il faut qu'elle, la fière, la tranquille, s'humilie en lavant — pour les quelques pièces de dix sous que cela lui rapporte — le linge sale de ses voisins, on sait que cela n'a pas trop d'importance.

Et pourtant, il n'y a pas en elle de tolérance chrétienne. Elle parle parfois, assise sur le bord du lit à la lumière de la lampe tout en frottant de graisse tiède les mains

de ses enfants fendues par la gelée, et souvent une sorte de flamme couve dans ses paroles.

*
* *

Un des petits garçons couchés dans le lit s'est battu avec le fils d'un voisin. Lui, le troisième fils de la famille, il a enlevé une hachette au petit garçon du voisin. Nous nous étions bourrés du contenu d'un livre. *Le dernier des Mohicans*, et le petit garçon du voisin, dont le père est le cordonnier du village, avait reçu la hachette comme cadeau de Noël. Il refusait de la prêter, de la lâcher un seul instant, de sorte que mon frère, ce gaillard plein de décision, la lui a arrachée.

La lutte s'est produite dans un petit bouquet d'arbres à un demi-mille de la maison. « Tu es le Renard subtil », crie mon frère en arrachant d'une secousse la hachette d'entre les mains du petit garçon du voisin. Le petit garçon du voisin refusait d'être le traître — « le Renard subtil ».

Il s'en alla donc en pleurnichant vers sa maison, de l'autre côté du champ. Il vivait dans une maison jaune juste au-delà de la nôtre et près du bout de la rue sur la lisière du bourg.

Mon frère qui restait en possession de la hachette, cessa de s'occuper du petit garçon, mais moi j'allai me poster près d'une clôture pour le regarder s'en aller.

Car moi qui suis un Visage Pâle, je comprends les Visages-Pâles mieux que lui. Je suis Œil-de-Faucon l'éclaireur, « La Longue Carabine », et je me tiens derrière la clôture, la *longue carabine* dans l'angle de mon bras. Elle est représentée par un bâton. « Je pourrais l'abattre d'ici, veux-tu que je l'abatte ? » demandai-je à ce frère contre qui je lutte tous les soirs avec acharnement quand nous sommes au lit, mais qui, dans la journée, est mon fidèle compagnon d'armes.

Uncas — « Le Cerf agile, » ne prête aucune attention à mes paroles, et moi j'appuie le bâton sur la clôture, à demi déterminé à abattre le petit garçon du voisin, mais au dernier moment je m'abstiens de faire

feu. « C'est un petit cochon qui ne veut jamais qu'un type prenne sa hachette. Uncas a eu raison de la lui arracher. »

Tandis que je m'abstiens de faire feu et que le petit garçon s'éloigne, indemne et larmoyant, à travers le champ couvert de neige, je me sens très magnanime — puisque j'aurais pu l'abattre à loisir comme un cerf en fuite. Et puis je le vois qui entre en sanglotant dans la maison de sa mère. Au fait, Uncas l'a boxé une couple de fois dans la figure. Mais n'était-il pas justifié ? « Un sale Huron — un homme-squaw — osera-t-il mettre en doute l'autorité d'un Delaware ? Euh ! »

Et maintenant « Le Renard subtil » est entré dans la maison de sa mère et nous a cafardés et j'en préviens Uncas, mais avec l'inébranlable stoïcisme du vrai sauvage il n'accorde aucune attention à mes paroles. Il est comme celui qui prend place au conseil devant le feu. Convient-il de gaspiller sa salive pour un chien de Huron ?

Et maintenant « Le Cerf agile » a une idée. Traçant une ligne dans la neige, il se campe à une cinquantaine de pieds du plus gros des arbres du bouquet et lance la hachette à travers l'air.

Quel gaillard déterminé ! Moi qui appartiens à la race des Visages-Pâles, je chargerai toujours *la longue carabine* du soin de me débarrasser de mes ennemis ; mais Uncas est d'une autre étoffe. Une tortue rampante n'est-elle pas peinte sur sa poitrine? Je l'y ai tracée moi-même avec de l'encre d'après un dessin qu'il a fait.

Pendant le court après-midi d'hiver la hachette sera lancée non pas une fois mais cent, peut-être deux cents fois. Elle tournoie dans l'air. Il s'agit de la lancer de sorte qu'au bout de la trajectoire le tranchant pénètre d'une certaine façon et avec fermeté dans la molle écorce de l'arbre. Et il faut que quand elle pénètre dans l'écorce de l'arbre, ce soit à un endroit déterminé.

La chose est d'une importance capitale. Uncas, « Le dernier des Mohicans », n'a-t-il pas de larges épaules ? Il sera plus tard un homme fort. C'est à présent qu'il lui faut acquérir une habileté infinie.

Sur le tronc de l'arbre il a soigneusement indiqué l'endroit où le tranchant de la hachette doit pénétrer avec un mou chuintement, très avant dans l'écorce qui cède. Un guerrier de haute taille, un de ces Hurons détestés, se dresse devant l'arbre, et le jeune Uncas, qui a soigneusement pris ses mesures, connaît avec précision l'endroit où doit se trouver la tête du guerrier. Une idée lui est venue. Il se contentera de scalper du tranchant de son tomahawk le guerrier sans méfiance ; et n'a-t-il pas, lui, Uncas, rampé péniblement pendant des milles à travers la forêt, se passant d'aliments, mangeant de la neige pour se désaltérer ? Un rôdeur, un Huron a osé se glisser sur le terrain de chasse des Delawares et a découvert l'endroit où se dressent pendant la saison des frimas les wigwams de notre tribu. Pouvons-nous permettre qu'il retourne auprès de ses frères, les amateurs de squaws, avec une telle nouvelle ? Uncas va le lui faire savoir.

Absorbé par le problème qui se pose pour lui, Uncas n'a pas daigné jeter les yeux par-dessus le champ vers l'endroit où le petit garçon du voisin est allé en pleurnichant retrouver sa maman. « Le Renard subtil » fera encore parler de lui, mais pour le moment, on l'oublie. Il faut avancer le pied comme ceci, tendre le bras en arrière comme cela. Quand on lance la hachette, il faut projeter le corps en avant suivant une règle invariable et précise. Il convient d'observer un silence absolu. Le Huron trembleur qui a osé se glisser sur nos terrains de chasse ne se doute point de la présence du jeune Uncas. N'est-ce pas lui, Uncas, dont les pieds ne laissent point de traces dans la rosée du matin ?

Au plus profond du cœur de mon frère et du mien il y a le ressentiment d'être nés dans une époque qui n'est point la nôtre. De quelle étroite marge dans les annales du temps nous manquons la grande aventure ! Deux, trois, au maximum une douzaine de générations plus tôt, et nous aurions si bien pu naître dans la vraie forêt vierge.

Sur le sol même où nous nous tenons, d'authentiques Indiens ne sont pourchassés dans les forêts. Combien de fois Uncas et moi avons-nous discuté la question ! Quant

à papa, nous l'écartons de nos propos avec un demi-mépris. Né pour être un dandy des villes, il est devenu peintre en bâtiments dans un village, parmi les demeures des Visages-Pâles. Le pauvre diable ! S'il avait eu un tant soit peu de chance il aurait pu devenir acteur, écrivain ou n'importe quel autre rebut de la terre, mais un guerrier, jamais.

Pourquoi donc notre mère, qui aurait été une si magnifique princesse indienne, la fille d'un grand chef, pourquoi n'est-elle pas née elle aussi quelques générations plus tôt ? Elle possède justement le silencieux stoïcisme qui convient à l'épouse d'un grand guerrier. Une profonde injustice nous a été faite, et un peu du sentiment de cette injustice apparaissait sur le visage d'Uncas chaque fois qu'il se portait sur la marque qu'il avait tracée dans la neige pour lancer dans l'air la tournoyante hachette.

Ces deux garçons, pleins de mépris pour leur origine, du côté paternel du moins, sont dans un petit bouquet d'arbres sur la limite d'un village de l'Ohio. Plus tard, leur père — qui lui aussi est né hors de sa place et de son temps — finira par faire meilleure figure à leurs yeux, mais à présent il ne reçoit guère d'eux que du mépris. Maintenant Uncas est ferme et absorbé, et moi, qui ai si peu de sa persistance, je suis impressionné par sa silencieuse détermination. Elle m'inquiète un peu, car depuis qu'il a arraché la hachette des mains du petit garçon du voisin en lui disant : « Va-t-en chez toi, morveux », aucune parole n'est sortie de ses lèvres. Seuls un petit grognement quand il lance la hachette et un rictus quand celle-ci manque la cible.

Et « Le Renard subtil » est rentré chez lui et nous a cafardés à sa maman, qui a jeté un châle sur sa tête et s'est rendue chez nous, sans doute pour nous cafarder à son tour à la nôtre. En sa qualité de Visage-Pâle, « La Longue Carabine » ne serait pas trop mécontent de gêner un peu le tir du « Cerf Agile ». Nous allons prendre quelque chose pour notre rhume » fait-il au lanceur de hachette qui n'a pas suffisamment oublié la dignité naturelle à l'Indien pour lui répondre. Il grogne et, prenant solennellement place devant la marque, il se campe.

Un vif et brusque balancement du corps en avant. Quel dommage qu'Uncas ne soit pas devenu un professionnel du baseball ! Il aurait mis sa marque sur le monde. Le hachette chante dans l'air. Bon, elle a frppé de côté. Le Huron est blessé, mais pas mortellement. Uncas s'avance et le remet debout. Il a indiqué la place où devrait se trouver la tête du guerrier huron en pressant une boule de neige dans l'écorce ridée de l'arbre et indiqué le corps du fils de chienne par le simulacre d'une branche morte.

Cependant Œil-de-Faucon l'éclaireur — « La Longue Carabine » — s'est éloigné en se faufilant parmi les arbres pour découvrir s'il n'y a pas d'autres Hurons cachés aux alentours. Il surprend un grand daim qui piétine la neige en broutant de l'herbe sèche sur le bord d'un ruisselet. La longue carabine se lève, le daim s'écroule, raide mort, sur la glace. Œil-de-Faucon se précipite et, vite, coupe avec son couteau de chasse la gorge de la bête. Impossible de faire du feu puisque les Hurons rôdent sur les terrains de chasse des Delawares. Il faut donc qu'Uncas et lui se nourrissent de chair crue. Mais quoi ? A la chasse comme à la chasse. Ce qui doit être doit être. Œil-de-Faucon découpe de gros bifteks sur la carcasse du daim et rejoint Uncas avec une prudente lenteur. En s'approchant, il imite par trois fois le cri de l'oiseau-chat et un cri lui répond, poussé par les lèvres du « Cerf Agile ».

— Aha ! La nuit vient, dit Uncas, qui a fini par faire mordre la poussière au Huron. Maintenant que ce vil amateur de squaws est mort, nous pouvons allumer du feu et festoyer. Fais cuire la venaison avant que tombe la nuit. Quand les ténèbres se seront faites, il nous faudra ne point montrer de feu. Ne fais que peu de fumée — de grands feux pour les Visages-Pâles, de petits feux pour nous autres Indiens.

Uncas reste un instant debout, rongeant l'os de daim, mais soudain il s'immobilise, l'œil aux aguets.

— Aha ! C'est bien ce que je pensais, fait-il, et il retourne à l'endroit où il a tracé une marque dans la neige. Va, dit-il, et vois combien ils sont.

Alors il faut qu'Œil-de-Faucon se glisse dans les profondes forêts, saute par-dessus des précipices.

Nous venons d'apprendre que « Le Renard subtil » feignait quand il s'éloignait en larmoyant, à travers champs — fols que nous sommes ! Pendant que nous étions dans la forêt, il s'est glissé dans le *tepee* de notre peuple pour ravir la princesse, la mère d'Uncas. Et maintenant « Le Renard Subtil » avec une fine audace, traverse en entraînant la stoïque princesse le chemin que suit le fils de celle-ci, le guerrier. Instantanément, sur la vertigineuse hauteur où il est posté, Œil-de-Faucon hausse sa fidèle Tueuse-de-Daims jusqu'à son épaule et fait feu. Au même moment le tomahawk d'Uncas s'enfonce dans le crâne du chien de Huron.

— « Le Renard Subtil » avait bu de l'eau de feu et cela lui a fait perdre l'esprit, fait Uncas, cependant que les deux garçons rentrent chez eux au crépuscule.

. . . . . .

Le plus âgé des deux garçons qui rentrent a un peu peur mais Uncas est plein de fierté. En cheminant dans l'obscurité qui s'épaissit, ils arrivent devant la maison qu'habite « Le Renard Subtil », cette maison vers laquelle celui-ci s'est dirigé tout en larmes quelques heures plus tôt. Uncas a une idée. Il s'avance sur la pointe des pieds dans les ténèbres, à mi-chemin de la maison et de la clôture en pieux qui la précède et, balançant la hachette dans sa main, il la lance fièrement. Quelle chance pour la famille du voisin que personne n'ai ouvert la porte à ce moment, car le long entraînement auquel Uncas s'est livré cet après-midi a porté ses fruits. La hachette vole dans l'air et s'enfonce profondément au milieu du panneau de la porte, cependant qu'Uncas et Œil-de-Faucon détalent à toutes jambes vers leur domicile.

*
* *

Et maintenant ils sont au lit et la mère s'occupe de frotter de graisse tiède leurs mains gercées. Ses mains à elle sont rudes, mais combien douces ! Elle pense à ses fils, à celui qui déjà s'en est allé de par le monde, et surtout en ce moment à Uncas.

Il y a quelque chose de direct, de brutal et de noble

dans la nature d'Uncas. Ce n'est pas tout à fait par accident que dans nos jeux c'est lui qui fait invariablement l'Indien, alors que moi je suis le blanc méprisé, le Visage-Pâle. Il m'est permis de mettre un peu de baume sur mon infortune en personnifiant, non pas un négociant ou un trappeur, mais « La Longue Carabine », l'homme qui s'est le plus rapproché de la nature de l'Indien, parmi tous les visages-pâles qui aient jamais habité notre continent ; mais je ne saurais être un Indien et encore moins un Indien de la tribu des Delawares. Je ne suis pas suffisamment persistant, patient et déterminé. Quant à Uncas, on peut toujours le pousser sur n'importe quelle route par la caresse et la cajolerie, et je me cramponne toujours à ce léger sens du commandement que me donnent mes quinze mois d'aînesse quand je le caresse et le cajole, mais impossible d'employer l'autorité avec Uncas. On ne ferait que provoquer en lui un entêtement et une obstination qui n'ont pas de limites. S'il a menti à papa ou à maman, il soutiendra son mensonge jusqu'à la mort, alors que moi — ma foi, après tout il y a peut-être en moi quelque chose du chien, de l'homme-squaw, du visage-pâle, l'esprit même du « Renard Subtil » — s'il faut dire l'amère vérité. Pendant toutes les années qui vont suivre il me faudra lutter contre cette tendance que j'ai à faire le malin, à me rendre plausible. Je suis le conteur, l'homme qui s'assied près du feu et attend un public, l'homme qui mène sa vie dans le monde de ses imaginations, je suis celui dont le destin est de suivre les petits mots tarabiscotés du langage des hommes sur les sentiers inexplorés des forêts de la fantaisie. Il me faut devenir ce que mon père aurait dû être. Au cours de longues années chargées de cette déroutante incertitude que seuls peuvent connaître les hommes comme moi, je dois me traîner en trébuchant à la poursuite des petits mots, m'efforçant d'apprendre toutes leurs coutumes qui changent sans cesse, à la poursuite des petits mots lisses et menteurs, des mots durs, déchiquetés, tranchants, des mots ronds, mélodieux et guérisseurs. Tous les mots que je finirai par connaître un peu, dont j'essaierai de me servir, possèdent à la fois le pouvoir de guérir et celui de

détruire. Combien de fois faudra-t-il que les mots me rendent malade ,combien de fois faudra-t-il que les mots me guérissent, avant que j'atteigne aux biens qui sont le fief de l'homme !

Ainsi, couché dans le lit et tendant mes mains gercées au toucher apaisant de celles de ma mère, je m'abstiens de la regarder. Déjà j'ai trop conscience de mes secrètes pensées pour regarder les gens en face et maintenant, bien que ce ne soit pas moi qui aie boxé le petit garçon du voisin et arraché la hachette d'entre ses mains, je n'en suis pas moins fort occupé à emprunter les soucis d'Uncas. Il ne m'est pas possible de laisser s'accomplir l'inévitable. Il me faut pousser de l'avant et m'efforcer de transformer tout par la force des mots. Ces mots, je n'ose les lancer devant ma mère, mais ils s'occupent de se faire prononcer en dedans de moi-même.

J'ai aussi conscience de l'existence d'Uncas. Une autre malédiction qui pèsera lourdement sur moi toute ma vie me tient entre ses griffes. Je ne suis pas de ceux qui se contentent d'agir pour soi, de penser, de sentir pour soi, il faut aussi que je m'efforce de penser et de sentir pour Uncas.

En ce moment de lisses excuses bien plausibles pour ce qui s'est passé cet après-midi montent jusqu'à mes lévres et luttent pour que je les exprime. Je ne me contente pas d'être moi-même et de laisser les choses suivre leur cours, mais il faut que je sois dans le corps même d'Uncas, m'efforçant d'emplir son robuste et jeune corps de ma propre âme interrogatrice.

Comme j'écris ceci je me souviens que mon père, tout comme moi, ne pouvait jamais se contenter d'être lui-même. Il fallait toujours qu'il jouât quelque rôle, qu'il s'occupât sans cesse de se pavaner sur la scène de l'existence dans un rôle qui n'était pas le sien. Avait-il un rôle à jouer qui fût le sien? Voilà ce que j'ignore, et j'imagine qu'il ne l'a jamais su lui-même, mais je me souviens le rôle du parent sévère et intraitable, et je n'ai pas oublié ce qui s'ensuivit.

La petite tragi-comédie se déroula dans le hangar à bois situé derrière un de ces innombrables maisons dans

lesquelles nous emménagions quand quelque absurde propriétaire s'avisait de prétendre qu'il avait droit à un loyer pour le logis que nous occupions. Uncas venait de battre avec ses poings un petit garçon du voisinage qui avait essayé de s'enfuir en emportant une batte de base-ball qui nous appartenait. Uncas avait récupéré la batte et la rapportait fièrement à la maison, mais papa, survenant à ce moment dans la rue, s'imagina que la batte appartenait, non pas à nous, mais au petit voisin. Uncas tenta de s'expliquer, mais papa, ayant assumé le rôle du juste, se crut obligé de le jouer jusqu'au bout. Il exigea qu'Uncas remît la batte entre les mains du petit garçon à qui il venait de l'arracher, et Uncas, pâle et silencieux, courut se cacher dans le hangar à bois où papa ne tarda guère à le découvrir.

— Je ne veux pas, déclara Uncas ; la batte est à nous.

Alors papa — fol qu'il était de se laisser placer dans une situation aussi humiliante — papa se mit à le battre avec une branche qu'il avait coupée à un arbre devant la maison. Comme la correction ne produisait aucun résultat et qu'Uncas la subissait sans flancher, papa perdit la tête comme cela lui arrivait toujours dans ces circonstances.

Donc il y avait là un gamin pâli par le sentiment de l'injustice qu'on commettait, et papa qui commençait sans doute à s'apercevoir qu'il avait fourré le pied dans un piège. La fureur le saisit et, ramassant un gros morceau de bois sur la pile qui était dans l'appentis, il en menaça Uncas.

Quelle scène ! Me sauvant derrière l'appentis, je me jetai sur le sol et regardai par une fente. J'aurai beau vivre, je n'oublierai jamais les instants qui suivirent — cet homme et cet enfant, blancs tous deux, se regardant l'un l'autre ; et, plus tard, cette nuit-là que nous étions au lit, quand maman massait mes mains gercées et que je savais qu'il y avait un compte à régler entre elle et Uncas, ce tableau dansait dans mon esprit comme un fantôme dément.

Je tremblais à la pensée de ce qui pouvait se produire, à la pensée de ce qui était arrivé cet autre jour dans l'appentis.

Papa était resté — je ne saurai jamais combien de temps — le lourd bâton levé, regardant son fils dans les yeux, et son fils lui rendait son regard avec une fixité pleine de décision.

Je compris alors, tout gamin que j'étais, comment peut se produire cette chose inexplicable qu'est un meurtre. Ces pensées ne s'étaient pas formées nettement dans mon esprit, mais dès lors je savais que c'est toujours le faible, épouvanté de sa propre faiblesse, qui tue le fort, et peut-être me savais-je un des faibles de ce monde. A cet instant, comme papa se tenait debout, le bâton haut, fixant Uncas d'un regard enflammé, toutes mes sympathies, à moins que mon imagination ne me joue encore un tour, étaient avec mon père. Mon cœur me faisait mal pour lui.

Il fut sauvé par ma mère. Elle vint jusqu'à la porte de l'appentis et resta là à le regarder. Les yeux de papa vacillèrent, il jeta enfin le bâton sur le tas où il l'avait pris et s'éloigna sans mot dire. Je me rappelle qu'il s'en alla jusqu'à la Grande-Rue et que, plus tard dans la soirée, quand il rentra, il était ivre et se coucha ivre. L'artifice de l'ivresse lui avait épargné l'épreuve d'affronter les yeux d'Uncas et ceux de ma mère, de même que si souvent des mots devaient m'épargner plus tard la nécessité d'affronter carrément d'absurdes situations dans lesquelles je m'étais fourré.

*
* *

Donc j'étais là, dans le lit, m'appropriant un des trucs de papa ; présomptueux que j'étais, chien de Huron moi-même, je tremblais pour maman et pour Uncas — personnages tout à fait capables de se défendre eux-mêmes.

Maman laissa retomber ma main et prit la main tendue de mon frère.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Et Uncas le lui dit franchement, avec impartialité.

— C'est un petit pleurnicheur, un grand veau, et je

lui ai flanqué une baffe. J'avais envie de sa hachette et je l'ai prise — voilà tout. Je lui ai tapé sur le museau et je la lui ai arrachée des mains.

Ma mère se mit à rire — d'un drôle de rire sans gaieté. Un de ces rires qui font mal. Il contenait de l'ironie et Uncas le sentit tout de suite.

— Il n'est pas nécessaire d'être un gaillard remarquable pour arracher une hachette à un petit pleurnicheur, fit-elle.

Ce fut tout. Elle ne s'interrompit pas de frictionner ses mains, et maintenant c'étaient mes yeux à moi et non plus ceux d'Uncas, qui pouvaient regarder franchement les yeux de notre mère.

Peut-être fut-ce à ce moment, et non pas quand, étendu sur le sol, je regardais par une fente de l'appentis, que je commençai vaguement à comprendre les gens de notre espèce à mon père et à moi. Je regardai ma mère avec de l'adoration dans les yeux, et quand, ayant pris la lampe à pétrole, elle fut partie, quand nous autres garçons, nous nous fûmes une fois de plus pelotonnés tranquillement comme des chiots dans notre lit, je pleurai un peu, comme j'en suis sûr papa a dû pleurer parfois quand il n'y avait personne. Peut-être l'ivresse à laquelle il s'abandonnait dans toutes les occasions possibles, était-elle de même pour lui une manière de pleurer.

Et je pleurai aussi, je le suppose, parce qu'en Uncas comme en ma mère, il y avait une sorte de droiture et de simplicité à laquelle mon père et tous ceux qui, comme moi, sont de la même race que lui, ne peuvent jamais atteindre tout à fait.

SHERWOOD ANDERSON.

(Traduit de l'anglais par Victor Llona.)

(Copyright Kra, Paris.)

Traduire

Vous vous souvenez qu'après le départ du Grand Meaulnes, le petit Seurel, abandonné, ne se sent pas de force à garder plus longtemps le secret dont il est seul dépositaire : entouré de ses camarades qui le harcèlent, il raconte la fête étrange, le Domaine sans nom; il dit le fou voyage, l'arrivée au château, la merveilleuse jeune fille, les fiancés.... Pauvre anecdote où il n'est mystère ni magie.

De quelle autre substance était donc fait le récit du Grand Meaulnes ? Pourquoi les pierres vibraient-elles, pourquoi l'espace était-il souple comme dans les rêves et la jeune fille telle une fée dont on s'étonne qu'elle ait une voix ?

Et maintenant le petit Seurel s'évertue, dit les mêmes choses, les mêmes mots, mais sans parvenir à dépasser le contour de ces choses, le contour de ces mots.

Où est la différence ? — Ne serait-elle pas dans ce que Gide appelle « la part de Dieu », dans cet espace que l'auteur, sans y tâcher, ménage entre les lignes afin de laisser paraître et vibrer l'inexprimable ? Cet inexprimable qui se dérobe aux mots et passe directement de l'écrivain au lecteur ou, plus justement, de la réalité à celui qui la contemple.

Dans la voix du « traître », l'aventure se pétrifie, se fait dense comme un mur ; il bouche les trous par où transfluait le mystère.

*
* *

Dure et haute mission du traducteur, et qui semble

dépasser le possible. Car si l'interprète a le devoir de rendre à la fois les mots et l'espace entre eux ménagé — qui est le style — il doit encore mener une pensée qui, dans l'œuvre originale, suit des méandres tantôt guidés par les intentions de l'auteur, tantôt dessinés par les caprices que suggèrent les mots eux-mêmes. Dans un texte, une idée succède à l'autre en vertu de leur similitude ou de leur opposition, — et la traduction révèlera cette analogie ou cette contradiction. Mais il arrive aussi que deux idées soient rapprochées de par la seule analogie ou association des termes qui les expriment. Comment l'interprète révèlera-t-il la nature de cette transition ?

Mystique de la traduction, et par là j'entends que l'interprète participe du génie créateur et parle avec le même souffle et non plus selon son moi. Il y aura toujours des éléments personnels dans une traduction, mais le plus haut sera la mesure de cette fidélité immatérielle que jamais la littéralité ne saura remplacer. La personnalité ou si l'on veut l'originalité des mystiques n'est-elle pas dans le degré plus ou moins grand de fusion avec la divinité ? Et dans l'ordre des interprétations littéraires, je ne saurais quel terme donner sinon celui de mysticisme, à la dévotion qui dictait à un Rilke sa traduction des poèmes de Valéry.

Je n'oublie pas, cependant, que les auteurs, ni les traducteurs, ni surtout les lecteurs ne sont de purs esprits. Je n'ignore pas non plus que l'interprète serait dupe s'il s'attachait d'un zèle également consciencieux à traduire Verlaine et Maurice Dekobra, cette bienheureuse victime de tous les traducteurs du monde. Mais je maintiens qu'il y a immoralité à traduire avec une égale insouciance du texte original, un Flaubert et un Georges Ohnet. Il arrive fort heureusement que la qualité de l'auteur appelle la qualité du traducteur. Mais il y a de douloureuses entorses à cette loi des affinités électives.

De pareilles exigences imposées au traducteur lui donnent d'avoir, à son tour, quelques prétentions légitimes, quelques droits. « Tu ne trahiras point, lui dit-

on ; tu ne paraîtras point, afin que ton maître seul ait la gloire ; tu resteras dans l'ombre et cette ombre, couleur complémentaire de la lumière, ne servira qu'à rendre plus éclatante cette clarté originelle. » Or la critique la plus élogieuse d'un si haut et si humble labeur ne dépasse guère le terme de « méritoire ! » N'avez-vous pas observé qu'on attribue surtout du « mérite » au traducteur, parfois du talent, — du génie guère ? Alors qu'on prodigue volontiers ces louanges à des auteurs de deuxième ordre.

Il est vrai que les bonnes traductions sont plus rares, en France du moins, que les œuvres originales de réelle valeur. Mais on paraît s'être autorisé de cette constatation pour mettre parfois le travail du traducteur au rang des devoirs d'école. Et peu nombreux sont les écrivains français qui se soient fait un nom par leurs seules traductions.

Donc peu de gloire et beaucoup de dévouement, grande peine et maigre profit, tels sont les apanages du traducteur honnête. Sans compter la concurrence des « traîtres ». On dira peut-être que, contre ce mal, il n'est pas de remède, pas plus qu'il n'est de remède contre la littérature de moindre qualité. — En cela, le traducteur partage le sort de l'écrivain. Mais s'il est peu de moyens efficaces pour lutter contre la mauvaise littérature, il est d'heureux stimulants en faveur des livres de choix. Le domaine des traductions ne saurait être traité d'autre façon.

*
* *

C'est dans cet esprit que la Commission de Coopération intellectuelle, organe de la Société des Nations, a mis à l'étude le problème de la traduction. Elle a chargé son secrétariat, en l'espèce l'Institut international de Coopération intellectuelle, de rechercher par quels moyens on pourrait stimuler la traduction et en relever le prestige dans l'estime du grand public. La Section des Relations littéraires a ouvert des enquêtes, organisé des consultations et présenté un rapport à un comité

international d'experts en traduction, réunis les 16 et 17 mai dernier.

Les conclusions de ce comité sont nettes : l'état actuel de la traduction n'est satisfaisant ni pour l'écrivain, ni pour le traducteur, ni, en définitive, pour le public. On abuse des œuvres originales en les transposant sans scrupules d'une langue dans une autre. On offre au traducteur des rétributions dérisoires. Les ouvrages étrangers sont « importés » sans choix et sans discernement. Enfin aucune bibliographie ne nous renseigne rapidement sur les ouvrages étrangers que nous pouvons lire dans notre langue ou dans telle autre que nous connaissons. — Et cependant il existe des bibliographies de la traduction ; il y a de bonnes traductions ; des choix d'ouvrages sont organisés par certains groupes d'écrivains ; des bonnes volontés sont là, qui attendent qu'on leur fasse le sort qu'elles méritent.

Grouper ces heureuses initiatives ; faire connaître ces listes d'ouvrages ; révéler aux éditeurs les traducteurs qualifiés ; colliger la bibliographie courante et rétrospective des traductions ; intervenir dans les congrès et auprès des institutions compétentes pour protéger les œuvres originales contre les abus des traîtres ou des commerçants ; recommander le travail des interprètes émérites aux organismes qui disposent des moyens financiers utiles ; ouvrir les colonnes d'un bulletin aux échanges de vue sur les problèmes techniques ou économiques de la traduction : telles sont les attributions d'un office international de la traduction dont l'opportunité a été reconnue et dont la création est recommandée à la Commission internationale de Coopération intellectuelle.

L'accomplissement de ces tâches est intimement lié non seulement à la question de compétence mais à celle du prestige de cette future institution. On ne peut enrayer la mauvaise traduction, a-t-on dit, mais on peut favoriser la diffusion des ouvrages de valeur ; plus l'estampille conférée par l'office de la traduction aura de prestige — et ce prestige dépend de la composition même de l'office — plus l'éditeur attachera d'importance à mériter et à obtenir cette estampille.

C'est assez dire la distance qu'il y a du projet à sa réalisation. Cette distance, l'Institut de Coopération intellectuelle ne l'ignore pas. Les premières démarches déjà tentées et l'écho qu'elles ont rencontré auprès d'éminents spécialistes des littératures — ne disons pas « étrangères » — autorisent toutefois à un certain optimisme.

*
* *

Au nombre des études qui pourraient être confiées à un office international de la traduction, le comité d'experts a signalé d'emblée quelques sujets d'importance primordiale. Tels sont : la traduction et adaptation surtout des œuvres dramatiques ; les coupures dans le texte ; les méthodes employées pour la traduction des œuvres ou parties d'œuvres en dialecte ; la traduction des titres d'ouvrages ; l'étude des déformations de sens que subissent certains mots homonymes en plusieurs langues, et que le traducteur se contente souvent de transcrire, au lieu de les traduire. Ce dernier sujet pourrait prendre la forme d'un ample lexique à joindre aux dictionnaires.

Le comité s'est occupé également des œuvres classiques, dont les traductions sont désuètes et qu'il faudrait remettre sur un métier plus moderne. Effort déjà tenté, nous dira-t-on, comme aussi les collections d'auteurs étrangers contemporains existent déjà et s'enrichissent de jour en jour. Mais force nous est de reconnaître que ces traductions nouvelles comme ces interprétations d'œuvres récentes demeurent « enfermées » parfois dans des collections trop coûteuses pour le grand public. — Nous sommes heureux de constater qu'un des collaborateurs à l'enquête des « Cahiers du Sud », M. Léon Bazalgette, s'alarme fort justement de ces exclusions. La future institution devra, de l'avis même du comité, contribuer à la création de collections d'œuvres classiques et contemporaines traduites, publiées à des prix abordables.

Le travail le plus délicat qui incombera à cette

institution sera assurément l'encouragement aux choix d'œuvres à traduire. On a dit grand mal de ces listes d'ouvrages, car elles impliquent des exclusions souvent peu justifiées. Il est bien évident que jamais un office international, si compétent soit-il, ne songera à opérer lui-même ces choix. De telles désignations ne peuvent être le fait que des organismes nationaux.

Encore faudrait-il s'entendre sur l'opportunité du principe lui-même. A cet égard, une réserve formulée par M. Marc Chadourne, dans les « Cahiers du Sud », nous a laissé songeur. Est-il souhaitable, sous le régime actuel de la traduction, de voir des traducteurs les plus indignes de ce nom, des éditeurs sans scrupules, tirer un injuste profit de ces listes ? Alors que l'interprète consciencieux, plus minutieux dans son labeur, se verrait supplanté par des mercantis et des traducteurs mécaniques ? Cette question, qui me paraît digne de la plus grande attention, pose le problème du droit de réserve, analogue à l'usage en cours pour les titres d'ouvrages en préparation. — Nouvelle tâche qui rentre dans les attributions d'un office de la traduction et qui conditionne dans une certaine mesure le système du choix des œuvres recommandées à la traduction.

Mais pourquoi allonger la liste de ces problèmes qui furent énoncés avec tant d'à-propos dans les réponses faites à l'enquête des « Cahiers du Sud » ? Un office international de la traduction ne ferait-il pas une besogne déjà fort utile s'il provoquait, en d'autres pays, des consultations aussi intelligemment conduites ? S'il en faisait connaître les conclusions ? S'il s'employait à réaliser les vœux émis par les écrivains et traducteurs les plus autorisés ? S'il faisait publiquement droit aux justes prétentions de ces talents généreux qui s'emploient à porter au delà du pays où elles sont nées, les œuvres dignes d'enrichir le patrimoine de l'humanité ?

Blaise BRIOD.

Deux formes de la pensée négative au XX^me^ Siècle : Paul Valéry et Marcel Proust

Depuis la chute définitive du romantisme la pensée française s'est façonnée vers une forme négative de ses jugements (philosophie, politique) et de ses appréciations (poésie, roman). On ne compte plus aujourd'hui le nombre de penseurs nihilistes dont l'influence sur l'élite intellectuelle est prépondérante ; cet état d'esprit fait dire que le XX^e^ siècle est un siècle de décadence.

Mais lorsque l'esprit humain arrive à cette certitude absolue de ne pouvoir affirmer quoi que ce soit, c'est toujours par un acte de foi qu'il reprend la poursuite de la vie. Sans l'affirmation d'une idée l'homme ne peut se conduire ; il faut qu'il sauve quelque chose ; c'est en quoi consiste une crise morale. Le même processus se rencontre dans les sociétés pour les grandes idées qui constituent l'âme de nos associations humaines. A une période de décadence succède toujours une période de construction. C'est ce balancement qui est la vie même du genre humain, sa circulation sanguine. Notre siècle par son esprit négatif s'affirme comme étant un siècle de décadence ; les intellectuels contemporains ont une tournure d'esprit négative.

Parmi ces intellectuels, deux écrivains: Marcel Proust et Paul Valéry nous manifestent la forme générale de ce nihilisme, de cette impossibilité d'un doute infini, du nihilisme pur (pour parler la langue valérienne).

Comme on ne détruit que ce qu'on remplace, comme il faut toujours conserver quelque chose, ces deux auteurs après avoir fait le vide placent « au milieu » de leur infini une planète à laquelle ils s'accrochent désespérément. Et ce que l'un conserve l'autre le détruit, ce que l'un détruit l'autre le conserve ; et ils considèrent chacun que ce qu'ils sauvent de la tourmente est le plus important et que ce qu'ils rejettent est secondaire, sans importance immédiate.

La qualité commune à ces deux esprits sera donc de considérer une partie de notre vie spirituelle comme sans fondement et incroyable. C'est Paul Valéry qui a le mieux défini la forme de l'esprit négatif et sa qualité absolue : c'est la clairvoyance valérienne qui est pour le poète de la poésie pure la limite supérieure de la perfection mais qu'on ne peut jamais atteindre. Quelques-uns ont pu l'approcher, ils ont été éblouis ; tel ce Monsieur Teste dont l'esprit a vu si clair qu'il en devint aveugle. La négation totale est une impossibilité, d'où impossibilité d'atteindre la perfection. La vie parfaite par définition même est irréalisable ; si tu veux être parfait il faut être clairvoyant, mais si tu deviens clairvoyant tu deviens aveugle.

Ils conserveront donc chacun quelque chose et ce qu'ils conserveront sera leur vie même. Ils consacreront toutes leurs possibilités intellectuelles à affermir cette partie de leurs actions, à la rendre réelle. Ce qu'ils chercheront surtout c'est à se persuader qu'ils ne doivent pas en douter ; et c'est grâce à ce ton général de leurs œuvres qu'on atteindra leur esprit négatif. Ils ne parleront jamais de ce qui ne peut leur apporter de certitude ; c'est ainsi que pour Proust la vie intellectuelle fourmille tellement d'erreurs et présente tellement peu de véracité que jamais elle ne l'occupera dans son œuvre. De même Paul Valéry ne traitera jamais des criteriums de la morale, ce ne sera pas pour lui l'occasion d'un traité ; à peine si de page en page on trouvera dans ses œuvres quelques aperçus sur la morale sociale et encore ce sera le côté intellectuel de cette morale qui pourra seul l'arrêter.

Ce que Proust voudra sauver c'est la vie affective ; les conclusions optimistes de certains philosophes dans leurs études sur la vie « post mortem » peuvent être exactes (le contraire est à peu près certain), il ne reste pas moins vrai que, la vie accomplie, nous mourons sans espoir de revivre cette vie affective qui est tout. Et même nous pouvons constater pendant notre vie que nous mourons à chaque instant, que dans ce monde où nous évoluons, tous les actes que nous accomplissons passent et meurent. Il nous est impossible de vivre une de nos actions. La vieille idée du désir, seul bonheur des hommes, de l'attente bien plus féconde que la possession dans la part heureuse de notre vie, s'affirment à nous par chacun de nos actes journaliers. Il n'existe pas un bonheur présent que nous puissions goûter grâce à notre seule volonté. Ce n'est pas en regardant dormir une jeune Albertine que nous découvrons ce qu'elle recelle de volupté dans son recueillement involontaire. Nous cherchons à arrêter le courant de cette vie, de cette vie qui n'est que la nôtre, que ce courant de la conscience, torrent insaisissable de nos sentiments, mais nous ne le pouvons pas. Albertine est là, profondément endormie, presque morte, et Proust ne peut la localiser dans son affection. Dans son immobilité, à chaque minute, à chaque seconde, elle se transforme, elle meurt ; c'est une nouvelle Albertine que Proust a devant les yeux.

Et cependant c'est cette vie affective qui vaut seule la peine d'être vécue. Mais ce n'est pas le moment où nous la vivons qu'elle présente réellement tout son intérêt ; il faut l'épurer, et après il faut la boire. C'est notre inconscient qui produit cette séparation, par une sorte de cristallisation fractionnée (cette cristallisation stendhalienne), par une sorte de distillation, comme on distille le vin pour en extraire l'essence. Toute la difficulté vient ensuite pour tremper les lèvres dans la coupe.

A cela nous y arrivons grâce à la mémoire affective et c'est en quoi consiste la partie constructive de Proust. Proust nous donne le moyen de vivre notre vie, de vivre l' « instant », cet « instant » qui mérite seul la peine

d'être vécu. Grâce à la mémoire proustienne nous arrivons à posséder la quintessence de notre vie affective. M. Léon Pierre-Quint nous montre dans son livre sur Proust que « l'homme ne peut se borner à mener une pure... existence animale..., échappant à la durée et au temps... il doit essayer de s'unir à la nature, à la beauté des œuvres d'art, et dans l'amour avec la femme. Ce sont ces quelques moments exceptionnels, qui valent peut-être... la peine de vivre ».

Ces quelques moments exceptionnels nous pouvons les vivre en les recréant par la mémoire affective. Sorte de résurrection soumise à notre volonté. Par là nous pouvons nous égaler aux Dieux. Et ainsi nous arrivons presque à l'immortalité : à l'immortalité dans l'œuvre d'art : « on l'enterra, mais toute la nuit funèbre aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection. »

Tout autre est la marche du nihilisme valérien. Proust a voulu en sauvant la vie affective créer une possibilité de vivre, Valéry cherchera à créer la vie intellectuelle pour fonder sa vie. Pour lui le sentiment est tellement fallacieux que c'est à peine si sa forme la plus élevée l'intéressera. Il a traité de l'émotion esthétique dans ses rapports avec un critérium purement intellectuel, mais la vanité des aspirations journalières, la convention de nos morales, le problème du plaisir et de la douleur tel qu'il se pose à certaines âmes ne l'ont jamais arrêté; ce sont sujets à tristesse, et M. Teste a horreur de la mélancolie. D'un seul bon il a passé au second stade de la pensée nihiliste : le problème esthétique.

Dans sa tour d'ivoire Monsieur Teste a l'intuition du néant de la vie, sa pensée est négative par elle-même, et il arrive de par sa prédisposition à cette notion première : que l'esprit ne peut saisir la vie affective, qu'elle est un courant toujours renouvelé et que par cela même elle n'a aucune réalité. Bergson a comparé avec juste raison l'écoulement de nos sentiments à celui d'un fleuve, mais il faut se détacher de la comparaison

« intuitiviste » comme la science moderne s'est détachée des hypothèses surannées. La vie affective sans doute est un fleuve, on peut comparer nos émotions à des particules d'eau mais nous savons aujourd'hui que les molécules « H^2 O » ont la même composition atomique et que par cela même il est impossible de les distinguer. Nous nous trouvons en face du fleuve de notre vie comme l'enfant au bord du ruisseau ; il cherche à se représenter la course de l'eau vers la mer, mais en vain ; il ne pourra localiser grâce à son esprit telle partie du torrent et bien qu'il se dise : « demain elle tombera à la mer » à cette réalisation il n'arrivera jamais.

Valéry n'a jamais mis en doute et n'a jamais étudié le néant de la vie journalière. Le premier obstacle que Valéry a rencontré c'est l'émotion esthétique et c'est ce qui a été le sujet de son « âme et la danse ». Les conclusions de ce petit livre nous montrent la vanité de l'émotion esthétique. Il n'y a pas une âme propre de la danse. L'âme c'est nous qui la créons, c'est l'œuvre de notre imagination. Si nous examinons la danse en elle-même, si nous la voyons telle qu'elle est : des entrechats, des mouvements ordonnés, elle se dénue d'intérêt.

Il en est ainsi de tout ce qui nous enchaîne à la vie ; si notre raison parle tout nous paraît froid, et l'ennui nous envahit, « cet ennui parfait, ce pur ennui... qui n'a d'autre substance que la vie même, et d'autre cause seconde que la clairvoyance du vivant. Cet ennui absolu « qui » n'est en soi que la vie toute nue, quand elle se regarde clairement ».

La pensée valérienne engagée dans cette voie est conduite ensuite à déterminer l'incertitude de notre vie intellectuelle. Les hypothèses scientifiques n'ont aucune réalité absolue puisque elles ne sont pas éternelles ; « ce sont les échafaudages qui servent à construire la maison ». La métaphysique c'est la poésie. Orphée n'a de réalité que lorsqu'il chante. Chacun a sa lyre et chacun chante sa chanson, et dans ses « profondeurs personnelles » construit cette métaphysique « dont aucun monde ne se passe ».

Arrivé à ce stade de la réflexion il n'existe plus rien.

Nous nous trouvons en face du néant. Le problème esthétique, le problème scientifique, le problème religieux sont insolubles. Nous créons tout, nous sommes enfermés en nous-mêmes, et de plus il nous est impossible de nous connaître. C'est donc par notre seule force que nous devons créer notre réalité : une infinité de possibles. Et voici où nous touchons à la partie constructive de Valéry : nous n'avons aucune réalité, nous devons tout créer, mais c'est justement par l'acte de la négation que nous arrivons à nous construire. En nous détruisant nous nous construirons. Et cette partie créatrice de notre moi sera la « conscience » : « Le caractère de l'homme » sera « la conscience ; et celui de la conscience, une perpétuelle exhaustion, un détachement sans repos et sans exception de tout ce qui y paraît, quoi qui paraisse. Acte inépuisable, indépendant de la qualité comme de la quantité des choses apparues, et par lequel l'homme de l'esprit doit enfin se réduire sciemment à un refus indéfini d'être quoi que ce soit ».

C'est ce refus indéfini d'être quoi que ce soit qui nous créera. C'est par cet acte journalier de non affirmation que nous nous affirmerons. Nous sentirons au fond de notre âme une infinité de possibles, une « puissance sans objet », et ainsi nous nous éléverons, ce sera une perpétuelle exhaustion. Tout pourraît être autre ou même ne pas être sans que la conscience subisse de ce changement extérieur la moindre modification.

Voilà pourquoi Valéry a consacré sa vie à l'étude de la réflexion humaine. La réflexion c'est une possibilité de l'âme. L'étude Valérienne sera une constatation. Ce qui est le plus intéressant dans les œuvres c'est la génération qui est le fait le plus général de la pensée.

Proust et Valery sont deux formes du doute moderne. Ils ont été jusqu'à cette heure étudiés dans leur pensée pure, mais ils présentent un plus grand intérêt encore lorsque on les examine sous leurs aspects sociaux. Comme Schwob ils reflètent une tendance de leur époque ; avec encore plus de force peut-être, la forme du xx^{e} siècle étant une forme négative. L'après-guerre est une période de doute et par cela même une période de

construction. C'est dans les siècles de décadence, ceux pendant lesquels on détruit, que se construisent les grandes théories. Notre siècle sera d'autant plus fécond que la pensée négative y a pris une plus grande place. Les siècles que le vulgaire regardent comme de grands siècles ne sont généralement que des périodes de stérilité intellectuelle. Le romantisme (1) qui s'est cantonné dans une absolue certitude : la certitude de sa science n'a posé aucun fondement à l'esprit humain. Combien plus fécond le doute cartésien ; la crise morale de Descartes : cet effarement d'un homme devant l'incertitude des choses est le caractère le plus marqué de la philosophie française. La métaphysique, nécessité de l'esprit humain, est nécessairement personnelle. Les dernières « méditations » ont été pensées par Descartes, et lui appartiennent ; c'est la partie de son œuvre qui a le plus vieillie ; les premières sont au contraire de plus en plus fécondes. C'est par ces quatre ou cinq feuillets que Descartes est immortel ; ils nous font déjà pressentir la rigueur du grand siècle. Valéry et Proust, ces deux types d'esprits négatifs, nous indiquent déjà la tendance des esprits contemporains : une recherche de plus en plus tenace de la certitude.

Paul CHAUSSE.

---

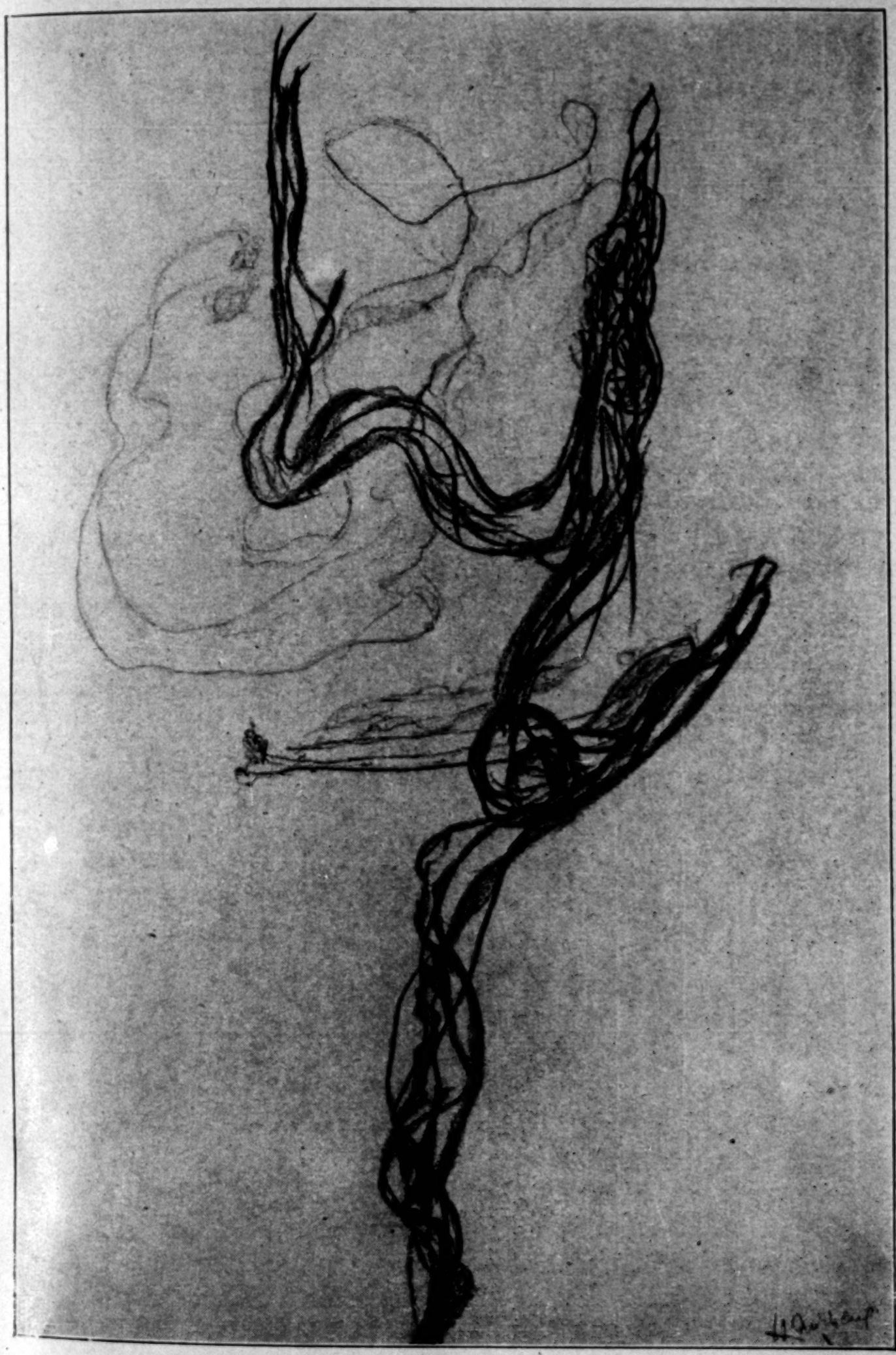
(1) J'entends par ROMANTISME une tournure d'esprit, une manière de penser qui a eu son apogée entre 1830 et 1870. Il y a le XIX[e] siècle et il y a le romantisme ; il y a le *Faust* de Gœthe et le *Faust* de Carré. Je crois, en effet, comme M. Julien Benda l'a exprimé (*Mon Premier Testament*), que les idées philosophiques, les idées politiques et j'ajouterais même les grandes doctrines scientifiques sont déformées par les passions populaires.

Essoufflement

Aujourd'hui, je proclame dur et sec que je suis comme
[ceci. Fixe là-dessus !
déclarant que je maintiendrai serré sur cette affirmation
et puis... arrive demain... a tourné le vent, ne reviendra
[plus
il ne s'agit pas ni d'être ni de ne pas être
il s'agit du de ce que
mais bon Dieu ! qu'on me donne donc un substantif
un maître qualificatif où je puisse me coller à jamais

mais halte là !
pas de matraque sur mes antennes
mauvais chien se mord soi-même
paix à ma caballe

je m'affaire dans mes branchages
je me tue dans ma rage
je m'éparpille à chaque pas
je me jette dans mes pieds
je m'engloutis dans ma salive
je me damne dans mon jugement
je me pleure
je me dis : c'est bien fait !
je me hurle au secours
je me refuse l'absolution
je reprends mes supplications
je me refuse toute révision
c'est mérité
et puis au diable, au diable
et grande fuite et crevaison dans le bénitier



foutu
maboule
matraque
ma trêve
il n'y aura donc pas un bras
pas un plancher pas une réponse pas une chandelle
(cependant ce fleuve qui coule de mon cœur gauche,
[immense langueur dans mon tracas)
vainement arc-bouté sur mes pieds de laine
enfoui et fuyant
fortune femme flamme
m'affole s'affole

affolement ne fait pas le compte
affolement n'est pas réponse
qu'on me le mette au pied du mur
sous la menace de la carabine
qu'il se trouve enfin pour tout de bon
cet être de gaz et de mystification
avec son « moi, moi, moi » toujours et tout gros dans la
[bouche ;
on voudrait tant penser à autre chose
et vous autres aussi, allez, passez votre chemin
Monsieur est absent
Monsieur est toujours absent
au revoir je vous prie, il n'y a ici qu'empreintes.

Henry MICHAUX.

Le Jaune et le Rouge

Aux amitiés espagnoles.

Cigognes, c'est à vous d'abord que va mon souvenir, cigognes qui traversiez le ciel, au-dessus de la plaine andalouse. Votre vol déroulait des aspects de la vie et l'image du soir, à Constantine, sur les toits de Sidi-Rached, où vous étiez deux faisant l'amour avec un grand bruit d'ailes et de becs. Vous me rappeliez l'Afrique et, mieux que tout, vous me la rendiez ; vous me rappeliez aussi les matins légers, parmi les lilas et les glycines, sur les bords de l'Ill, à Strasbourg. Soyez assurés, chers oiseaux : je ne chercherai pas dans les traités la loi de vos migrations ! J'aime mieux retrouver peu à peu la fantaisie de vos trajets dans maintes courses par le monde, et savoir du sonneur de Ségovie, de la tavernière de Bischeim, ou d'un khammès berbère ou de quelque fellah d'Egypte, la saison où vous nichez, la saison où vous faites votre départ triangulaire. Et sans doute arrivera le jour, dont j'ai peur délicieusement, que pour vous avoir croisées sur tant de voies, sous tant de cieux, je connaîtrai le secret de vos vols mystérieux.

Vous m'avez enseigné, mieux que l'Histoire n'a fait, le chemin maritime et la route du détroit. Tanger ! Non, non, je ne pensais pas à vous, armées du Prophète, ni à toi, Hercule, en face de la blancheur de Tarifa ! Je ne pensais qu'à la pureté de ce beau lac bleu avec ses côtes prochaines qui étaient déjà miennes, et à l'arrivée de ce modeste bateau de la Compañía Trasme-

diterrànea qu'une houle pour enfants retenait, nous faisant prisonniers, savait-on où ?

*
* *

Délivre tes trois feux,
Hâte-toi, cher navire !
L'appel de Tarifa,
O phares ! nous chavire.

*
* *

Le baiser de l'Europe et de l'Afrique, leurs lèvres bientôt unies. Où vais-je ? Que sommes-nous ? L'océan et ses phares signalent à la nuit notre glorieuse détresse. J'aime le monde et ses races d'hommes.

Je vais cherchant des hommes, leurs visages, leurs traits divers et leurs traits communs, leurs langages, mais c'est l'agrément du golfe qui me tient seul ce soir. Le calme, cette calme douceur des petits ports de la Méditerranée où ma mémoire a laissé comme autant de fanaux paisibles qui font leur tendre clarté d'huile verte et rouge, les petits ports africains, Dellys sous son promontoire et Stora dans les cactus, ceux de Sicile où Trapani s'étage, et ceux du Levant espagnol. Tournés tous vers le visage de l'aurore, le couchant s'y fait derrière cette épaule de collines où la ville repose sa tête chaude, et le soleil dore la pointe des môles et ce bras nu et rond des rivages de la baie. Les pêcheurs s'accoudent aux rampes et parlent : un patois parfois rude, parfois chantant. Les balancelles et les felouques, sur leurs ancres, font leur doux mouvement, et la nuit gagne peu à peu.

Ainsi Tanger, pareille, ce soir, à la Sagunto de Blasco Ibanez, la ville de Sònica la Courtisane et d'Amilcar. Je n'aime pas cette littérature, et pourtant ce début : *Caia la tarde...* avec la rentrée des barcasses, les femmes sur les blocs, quelques cris de marins, tout ce début d'un assez pauvre roman est présent à mon cœur depuis mon adolescence. Et que demandons-nous d'autre, dans

notre quête éternelle, qu'une simple émotion, un souvenir qui chante, une vue qui persiste ?

*
* *

Deux couleurs m'ont livré l'Espagne,
Je n'apporte rien aux amis ;
Mon souvenir je l'ai misé,
Près de Vejer, sur deux cigognes.

*
* *

Et puis, si, je pense à Târik ! C'est peut-être, c'est sûrement parce que ce fameux bateau tant guetté, tant réclamé

(— No tiene Vd. noticias del buque de Algeciras, senor ?

— Quién sabe ? aurait-il répondu au père Hugo, mais à moi :

— Vendrà, vendrà, tal vez manana.)

a fait enfin sa halte foraine au creux de la baie. Si ! je pense à Târik ! Après tout, ne suis-je pas un de ces africains désormais ? Je remonte à la recherche, à la Reconquête de mon pays, au Djihad sacré, comme les Marabouts du Tafilalet, comme les Unitaires des Dix tribus. Je sais, — quelle cigogne sur le minaret d'Alcazar-Quivir me l'a dit ? — que je vais retrouver vos visages, vos vêtements, votre histoire, vos fiers édifices. L'Espagne, pour moi, ce n'est pas *déja*, mais *encore* l'Afrique. Et savoir où elle s'arrête ? Ah, fi de votre petite débauche, touristes qui descendez vers le midi, vers les palmiers, vers l'Andalousie fin du monde ! Moi, je vais voir où commence le Nord...

*
* *

Mais être l'homme
Le plus au sud
De votre Europe ?

Roi, qu'on me nomme
Gardien du phare
A Tarifa !

*
* *

Toute l'Espagne est dans les couleurs de son drapeau : le jaune et le rouge, l'huile et le sang, les deux saintes burettes lyriques ! L'huile où tous les aliments nagent et dont l'odeur répandue sonne midi dans tous les villages de la Péninsule ! La gamme infinie des jaunes, depuis l'ocre mat des façades de Gibraltar jusqu'aux ors éclatants des citrons mûrs et des corsages de Goya ! Tous les jaunes de l'Espagne, les jaunes des genêts, les saintes de Zurbaran, les jaunes des mantilles, du sable des arènes et du manzanilla, les jaunes des trams et du safran, des uniformes et des chasubles, les jaunes des belles pâtisseries en crême d'œuf cristallisée, *yemas* de Ségovie et *cœurs de Sainte Thérèse* d'Avila. Tous les jaunes de l'Espagne pressentis dans le goût de l'huile...

Et le sang sur l'échine des taureaux et le sang dans les tripailles de cheval mourant. La gamme infinie des rouges depuis la langoustine émue jusqu'à la tomate apoplectique. Tous les rouges de l'Espagne, le rouge des poivrons, des soubressades, des flics de Barcelone, les rouges des terres cuivreuses dans les sierras du sud, le sol de Medinaceli et les murailles d'Ariza, les jambons crus, le pisé d'Aragon, les fleurs dans les cheveux, le vin de Valdepenas...

Tous les rouges de l'Espagne et tous les jaunes de l'Espagne, et surtout, oh ! surtout, l'infinie variété de toutes les combinaisons possibles, huile et sang, espèces réunies, des jaunes et des rouges de l'Espagne : les fayots aux chorizos, le riz à la valencienne, les évangélistes du Greco, les orangers, les œufs frits à la tomate, les couchers de soleil sur l'Alhambra et les boutiques de la Compagnie fermière des Tabacs !

Le jaune et le rouge. Toute l'Espagne est dans les

couleurs de son drapeau : il n'y manque qu'un peu de noir, pour les olives et les curés.

*
* *

Roche de Gibraltar, ô nuit,
Chapelle ardente, mille cierges !
Les aubes repoussant les berges
Et les canciones font leur bruit.

*
* *

Gibraltar ! L'or et l'écarlate du soleil couchant, tandis que succèdent aux tirs formidables les clairons mourants qui font descendre les pavois et convoquent sur la rade les fumées du crépuscule. Gibraltar, comme un kyste britannique sur la chair de la Péninsule. Le policeman, noir et argent, service funèbre de première classe, la nurse encaquée dans ses amidons et ce Tommy à la moustache trop bien cirée, je les vois impeccables qui circulent au milieu d'une des foules les plus méditerranéennes qui soient, une foule qui rie, crie et chante vers le ciel cependant qu'un bourricot traîne un orgue mécanique à quoi deux jeunes garçons en savates font jouer toutes les danses à castagnettes de toutes les Espagnes.

Je pense, avec tendresse à cause de mon enfance, à je ne sais quels héros de Jules Verne, du côté de Cattaro ou de Trieste ; je pense au polyglotte Barnabooth avec un amour vrai, et tout à la fois aux matelots américains des escales, aux cireurs accroupis et aux marchands de crabes sur le Petit Socco de Tanger. Et j'en viens à douter si je cherche une race et une autre race, ou si mon cœur n'est pas tout acquis d'avance à ces lieux favorisés du monde qui les unissent toutes en un fort et suave remous. Babels, babels, ma joie !

*
* *

Grappe de feux pressés, ô Gibraltar,
Joyaux au cou, trop féerique !
A bâbord l'ombre de l'Afrique...
Ah, quel lyrisme ! mais ce moutard...

*
* *

Ma Méditerranée, comme je te cerne ! Chacune de mes escales au creux de tant de rives réunit mon amour comme les caps extrêmes d'une baie circulaire, et bientôt, fermant le cercle, je t'aurai toute possédée.

*
* *

Les Baléares, la Sicile,
Capri, nos îles balancelles
Et l'ombre des pins parasols
Couvrant vos rives, péninsules !

*
* *

Soyez abandonnés, trésors, architectures, merveilles des mains des hommes ! Le bienfait de nos voyages est moins disposé dans l'espace et dans la réalité des fiers monuments que délivré par ces *impondérables*, ces inqualifiables, dans la vie du Temps et des sens, qui sont tous conjurés pour faire d'un instant la touffe de parfums que notre mémoire respirera toujours, qui nous resteront admirablement personnels. Tout est prévu, cela seul est notre miel caché, unique, à nuls autres. Villes, vos beautés qu'ils nous montrent, certes... mais qu'un homme, au détour d'une rue, vienne à me parler, combien je me sens plus attentif, ému, disponible, — ou si l'heure qui fuit se détache de sa course et tombe près de moi, comme un fruit mûr et gonflé que je puis prendre dans mes mains, caresser, soupeser et frotter à peine, pour que l'enveloppe lisse ou le zeste grenu, sous l'ongle, me donne légèrement les senteurs de son jus. Et si je puis être gagné peu à peu par la

connaissance d'un climat, le goût d'un sol, la substance d'un peuple, si je les puis sentir naître et monter en moi, comme je vois à la saison, un vignoble qui débourre, un champ de céréales qui lèvent, une palmeraie morte que la brise de l'aube ressuscite en frémissant ! Nulle notion tirée des livres, ni les plus clairs signaux de l'amitié ne donnent cela. Chaque heure, chaque chose nous réserve au-dedans de l'aubier une moëlle, sous l'écorce qu'on entaille une résine lente, au creux de la tige cette sève qu'une douce fatalité saura bien faire jaillir.

Tanger libère tendrement sa peau tatouée d'ocre, de bleu et de blanc, pour le désir du matin nu qui la convie à mon départ marin. Namur, au fond de l'oubli taciturne, émeut parfois du haut des citadelles un carillon de mon adolescence, à six heures du soir, dans un printemps lourd de menaces. Trapani fait son cri d'allégresse, par un accostage au soleil de midi, et Fès-el-Bâli des bruits d'eaux vives dans la nuit à quoi se mêlent les feuillages devinés et ce ruissellement d'une flûte, pareil aux rampes liquides du Généraliffe. Les cités même les plus disgrâciées ont éclos pour nous cette minute miraculeuse : Oudjda, l'indigente et la plate, a sa bousculade de fillettes devant une triple fontaine, et cette petite arabe camaïeu, cheveux roux, pommettes roses, mains au henné, avec quel étonnant foulard de soie verte, brochée d'or !

Le miracle de l'instant, cet abandon total qui se fait d'un coup... ah ! sauvage cité, reine de la pierre, Avila, comme tu t'es donnée ! Avila, encastrée, craquante dans sa cuirasse de remparts, trempée de lumière, mise en feu par le soleil couchant ; chaque tour taillant un morceau d'ombre dans la tour jumelle, avec la troupe menaçante des merlons, et, par derrière, ce ciel noir, tourmenté, traversé de pluies, couronné des flammes du prisme, où le pâle visage de la cathédrale se haussait, semblable, par ses ogives et ses meurtrières, à quelque horrible grimace de griffon, de l'enfer même. Et les chevriers aux genouillères de cuir qui passaient dans la musique des clochettes, les femmes noires sur leurs

mules, la fuite inquiète des cigognes soulevées des clochers platéresques par un effort soudain de la brise... miracle de l'instant, toute une course à travers les pays n'est-elle pas faite pour cela ?

*
* *

Pénitents noirs et ballon rouge,
Vierge des douleurs, des vertus,
De Toledo mieux vaut tel bouge
Que Monsieur Christ en ses tutus!

*
* *

Mais ils préfèrent les ballons rouges, les tutus, les clarines et les couronnes d'épines électriques qui défilent sur le pont de Triana, et le stylographe de la Vierge de la Macarena. Ah ! fi de vos petites débauches !

Ainsi le camarero du wagon-lit vous a réveillé juste à temps pour l'apercevoir, mon Avila, de cette portière où il eût été imprudent en trois langues de vous pencher? Moi, dans la troisième sans couloir d'un *correo,* dès les Pyrénées franchies, je n'eusse plus fermé l'œil...

Fi ! Voyez-les qui cherchent leur Rue Royale, à Séville, la nuit ou pareils à ces mâchoires acharnées sur le fond d'artichaud international des assiettes bleu-sale du wagon-restaurant (les mêmes, avec les même initiales fleuries, près d'Hammam-Meskoutine, à Modane, à Düsseldorf) tandis que les moulins de Criptana évoquent tristement le tendre fol du Toboso, — à l'*Hôtel Castilla* de Tolède encore, tandis que la fonda que je sais, sœur de la Posada de la Sangre, sordide, enfumée, croulante, avec ses laboureurs coude à coude qui prennent à même la marmite les escargots en sauce, me prépare déjà le tableau tout vivant de la Veillée des Armes !

Je sais qu'Il t'a connu, triste hidalgo. Je sais que chaque soir Il te voyait, chevauchant une chaise devant ta porte, vieil olibrius, pauvre louffoque de campagne, Don Quichotte ! qu'Il t'a parlé de tes chimères, de tes

randonnées, de tes hauts faits, pendant que les gamins faisaient le cercle, à croupeton dans la rigole, et chuchotaient, quand tu faisais un beau geste de ton bras maigre (vers quel passé, quel avenir, quelle gloire ?) chuchotaient en riant : *Mira, mira, qué tio !...* et Lui, rentrait à l'auberge, parmi les muletiers, te décrivait, rapportait tes bons mots, et, par ta grâce, par Son miracle, le cœur des hommes se mettait à battre, pour toujours.

Soyez heureux, mes petits débauchés, avec vos gitanos dans leurs caves confort-moderne, électricité à tous les trous, et ces danseuses de l'Union Postale Universelle, scènes et types ! Je vous abandonne les beaux officiers et les vieilles misses du sleeping, car trois maraîchers m'attendent sur la banquette en bois dur, qui mangent la merluche froide arrosée d'un bon coup d'eau de la peau de bouc ; et permets que je t'assigne, toi, cher petit autobus démantibulé, — moines, gardecivils, paysannes de Castille, — sur la route tortueuse entre Avila et Ségovie.

Vengeance du plébéien : qu'ils aillent avec le souvenir de leurs albums, leurs castagnettes en bois des îles, leurs tambourins pleins de guignols, et nous, compagne, avec l'amitié de quelques hommes au poil dru, et peut-être, j'ose à peine, Cervantès, son image même qui nous terrasse.

*
* *

Ta musique la voici donc,
O Còrdoba, mon âme est prête !
Le guitariste m'a fait don
De la java de Mistinguet.

*
* *

Belle récompense, vos émois. Mais nous ? Toujours *le double* qui ricane, et le sentiment de ce qui fuit. Si la posada vit encore, hélas ! déjà les ceps de Valdepenas progressent en bon ordre vers ces lieux désertiques de la Manche dont Il ne voulait pas se rappeler le nom. Et

cet Escorial, si tragique, qu'ils disent, est caressé d'un clair soleil qui joue, là-haut, sur le rouge pimpant des tuiles. Feu l'Escorial du roi noir, n'est-ce pas déjà, tennis et cyclecar, l'Escorial-les-Bains ?

*
* *

Dieu suspendit le soleil sur Tolède : adage.
Barrès y découvrit Greco.
Le vent froid sur la nuit du Tage
M'en fait quel écho ?

*
* *

O archéologue, — faunesque ou byzantin ? — à la barbe tendrement baveuse, si peu cuite, au sourire mystérieux et amical, et tout étonné de trouver tant de choses, il faudra bien me rendre compte du rire que les cochers sévillans ont noué autour de cette tour, et des espoirs déçus dont la femme du sonneur a fait preuve dans l'ombre d'un ajimez plein-cintre, elle-même outrepassée.

— Vd. serà arquitecto, senor ?

— Peuh...

Mais cette moue qui ne dit mot, hélas la fortifie.

— Va Vd. a hacerla de nuevo ?

— Hombre ! que dice...

— Tal vez a hacer otra ?

Vierge puissante et douce qui régnez sur Séville, Mère du Christ du Grand Pouvoir, étoile du matin, palombe, gitane pure et jolie, témoignez, — malgré mon double mètre pliant, — que jamais je n'ai voulu dérober à Sainte Justa et à Sainte Ruffina leur précieuse filleule, la Merveille, la Patronne, ni la mettre dans ma valise, ni lui dresser quelque rivale sur la place de mon village !

Et voici comme je m'enfuis, confondu, vers tes sommets, chère Giralda, là où le poulailler de la concierge mêle ses aigres gloussements à l'onctueuse marée des cloches...

*
* *

Statue de Saint-Michel-le-Haut,
Casque de plumes, ces cothurnes,
Grand opéra, doux rococo,
J'offre mon cœur à Jean Cocteau.

*
* *

Grenade, non, même par la grâce de San Miguel el alto, en costume si Lulli sur son pauvre autel si *saint sulpice*, non, fais-moi quitte de la littérature ! Comme Tolède, si belle d'abord pour Barrès n'avoir été point lu, si menacée dans ma mémoire pour l'avoir lu depuis.

Je remercie Grenade de n'avoir pas été l'Unique. Cette foule, les enfants mauvais, du désordre un peu vulgaire — qué bulla ! — et l'odeur infecte du Darro, ce ruisseau d'égoûts, j'y retrouve mon littoral méditerranéen, où plutôt je le pressens déjà, derrière la sierra. Et les routes blanches, la poussière, les usines et les rocs de Pinos Puente délivrent tout-à-coup un long fragment de ma jeunesse, la campagne provençale, le chemin d'Aix, le rude défilé de Septèmes.

Nos courses dans le monde seraient bien vaines si nous ne leur demandions que des révélations exceptionnelles. Quelle pauvre insolence ! Notre souvenir du monde, il n'est pas bon que nous l'ayons en nous comme un jardin d'essais où les banians s'opposent aux luzernes, où les platanes affrontent les bambous : il me plaît mieux comme un grand domaine où j'aime de distinguer les blés selon la richesse de tel coin du sol, 'humidité d'un bas-fond, l'exposition aux vents dangereux.

C'est de retrouver *ici* quelque chose de *là-bas*, c'est de savoir qu'*ailleurs* encore tout n'est pas différent, que nous faisons peu à peu nos trésors et que nous tirons la plus douce jouissance. Au sein de la diversité, j'aime de découvrir le trait commun, dans la dissemblance quelque détail qui renoue une parenté. Les sangs les plus étrangers roulent des globules d'une chimie sem-

blable ; les lieux les plus âpres à se renier confessent par un geste dérobé leur secrète alliance, et c'est avec ces signes menus que nous faisons l'exquise chaîne de nos amitiés, notre miraculeux amour pour tout ce qui existe. L'émouvante découverte des tangences ! On goûte mieux ce qui sépare quand on a trouvé même la plus frêle coïncidence. Ainsi la volupté trop vite acquise, cet éblouissement qui abrutit, passe la main au raffinement du connaisseur pour qui mille nuances deviennent délectables.

Dans les villes, quoi ? Une couleur des maisons, une disposition du pavage, comment sèche le linge, la mise en œuvre de l'*appareil*. Le blanc des bordj du Sud et la chaux vive de Chiclana, en passant par des grisailles de Tunis. Entre les tons entiers, les petits intervalles reconstituent la gamme. Et Trapani se situe mieux dans l'univers à cause des dalles romaines de ses chaussées qui passent aux trottoirs d'Algéciras ou qu'on stria, pour le pas des mules, dans les raidillons de Tanger. Cadix, la plate, est bitumée comme la plate Strasbourg; Cordoue la morte se dessine en colliers de galets comme les cours mortes de Louis XIV pour des carrosses défunts ; Grenade a des pavés incohérents mais Salé des chemins de terre battue bien tassés. Alger, par ses terrasses où les femmes et le linge battent de l'aile, est un vol de mouettes débandées ; *la marine* de Barcelone suspend ses draps de fenêtre en fenêtre, jusqu'à Marseille, à Gênes, à Naples, pour la ronde pavoisée des ports.

Quoi encore ? les visages de la mendicité, son langage: le sucre du café, un journal déplié, des cigarettes... *Attena sourdi* ou *da me una chica*...

Ici c'est le goût mignard qui fait choix de ce frêle appareil tout fardé de stucs et de marqueteries émaillées, l'Alhambra ; mais Avila, c'est un granit ami des lunaisons et plus ancien que les plus vieux astres, qui fait la race dure et qui commande un style, comme à Mycènes peut-être ou comme à Thèbes ; tandis que la vallée du Jalón, non loin de Sarragosse, a fait de son limon grêlé une architecture qui est la chair même du territoire, comme le pisé dans l'ancienne Meknès.

Mais plus que tout cela, ce qui peut nous unir aux hommes... Et je sais bien que si l'évènement venait encore à nous désorienter, je ne pourrais pas oublier, malgré la mer, malgré les montagnes, cette petite salle avec ses quatre tables, son horloge, ses nappes, et dans le fond du patio ce groupe d'hommes, buvant, mangeant et devisant comme moi, comme d'autres, ici, là, partout, aujourd'hui et toujours, — qui mangeaient de bon appétit les caracolès et qui buvaient sérieusement l'âpre vin manchèque en s'appelant camarades dans leur langue...

*
* *

Rocs d'Aragon, Calatayud
Et vous, bords de l'Ebre !
Ce paysan à face glabre,
Dis-moi, n'est-ce un Cid ?

*
* *

— Ce paysan est un paysan, avec un serre-tête noir et une belle besace aragonaise à croisés verts et amarantes. Méfie-toi, fragile cerveau, des splendides exaltations. Silence ! Nos grands violoncellistes font leur solo.

— Et moi, la ronde enfantine.

*
* *

Pour les taureaux
Voyez par ci,
Pour le Greco
Voyez par là.

*
* *

En outre, avis aux archéologues : on offre un Victor Hugo, complet en un seul volume, et le remboursement

du prix d'entrée, à qui découvrira dans l'Alhambra l'arc trilobé grâce à quoi la lune (dix pesettes par personne, minimum vingt personnes) pourrait semer un petit bout de mur d'au moins un trèfle blanc.

*
* *

Patrie des conquérants marins,
Que cette usine t'authentique !
Avec ses cheminées carmin,
Pareille à un transatlantique.

*
* *

Mais n'avoir rien dit des olives et des anchois au bout des *palillos*, et de tant de fortes nourritures, ni des saëttes ! Ingratitude ? Non. Gardons un peu de ce pain blanc.

*
* *

Je ploie mon souvenir comme une plante d'eau
Vague bleue du détroit et toi nuit de Port-Bou !
Mais quelque chose vire et fait ce cœur brouillé :
Malgré l'ombre, sous moi n'est-ce le sol qui fuit ?

*
* *

La gare de Narbonne mène une vie sans passion : saura-t-elle jamais que, par une nuit froide, à trois heures, au moment où le passage sanglant d'un rapide fracassait le silence de ses vitres, — saura-t-elle qu'elle fut, soudain mais sans durée, le sépulcre d'un cœur trop lourd et la splendeur aimée de toutes les Espagnes?

1926.

Gabriel AUDISIO.

Poèmes

à Eric de Haulleville.

Vois-tu il y a une belle femme qui meurt
La Mort n'a pas besoin d'une grande lumière dans la chambre
Dans les yeux non plus...
Elle dévaste les villages comme une chanson populaire le cœur,
Elle entre dans les villes comme un air de flûte,
Et sort avec des voiles et de longs cortèges,
Les dogues ont beau garder la porte du fermier
La fleur rouge s'étend sur la poitrine de la fille tuberculeuse.
Il y avait deux cavaliers
Qui galopaient sous des marronniers
La mort court plus vite que les chevaux de course
Et devance le signe du pistolet.

Il y a une belle femme qui meurt
Je vois une tour de poussière d'une légèreté incomparable
C'est sa vie qui tremble dans la lumière
Sa gorge change de forme comme les nuages un jour de vent

Comme la mémoire qui ne veut pas se retrouver,
Son corps flotte sur l'oubli sur des vagues douces comme la haine éteinte

Ses mots ne sont plus pour ceux qu'elle aimait

A quoi bon prendre les mains
Les lèvres jointes ne font qu'une petite trève
La guerre dure dans les recoins de l'âme et ses grenades éclatent toujours
J'ai vu la Vie elle-même dans mes rêves
Elle regardait sur l'épaule le ravisseur qu'elle attendait
Les jolies Saisons sourient dans leur danse fatale
Et tous les Eléments font un jeu de marionnette pour nous instruire.

CHANSON

à Léonide Berman.

Ainsi qu'un intrépide cheval court les champs du ciel. O noms des magiciens oubliés et des chanteurs et des siècles légendaires enterrés sous le plâtre et les statues, voici que les pêcheurs poussent leurs barques dans l'eau calme de la plage, la verdure éclate sans bruit, sous l'eau les branchies s'ouvrent d'une motion facile, les phoques s'élèvent comme les piliers d'une cathédrale, et les mers unies coulent vers l'Eté à la poitrine rouge. La nouvelle

Mythologie se forme autour de la jeune vigne autour du jour confiant. ... Bats les tambours — Bats les tambours mais pas trop fort encore.
Viens mon frère il y a une histoire à raconter sous les arbres.

Secoue le sommeil de tes cheveux, petite aveugle, et ouvre les yeux. Presse ton front sur les carreaux du futur. Ton enfance se répète selon les rites et l'admirable économie des Saisons. O viens voir les guirlandes de tes premières pensées et tes amours imaginaires faisant de la musique à l'ombre des nuages.
Viens ma sœur l'Espérance est habillée d'une robe neuve.

Pendant que je chantais ainsi d'une voix forte, les passants m'encourageaient en souriant et le soleil envahisseur entraînait les champs en sa danse. Donne-moi une pomme de ton panier vieille femme qui vas au marché. Les animaux sortaient des écuries et se mettaient à brouter et à courir. Les haies se découvraient avec des gestes d'amour et leurs odeurs montaient aux fenêtres. Il vint à passer une jeune fille la flûte aux lèvres, elle s'en alla jouant un air que seul je comprenais.
Venez mon frère et ma sœur — notre amour est à suivre par les collines.

Edouard WORSLEY.

Surimpression

à René Crevel.

I

— « ... Comment savoir l'heure. Paris est la seule ville du monde où l'on ne puisse trouver les horloges, les boîtes aux lettres. Les boulangeries offrent parfois des pendules accrochées aux glaces festonnées au dessus du comptoir d'où surgit une dame-tronc avec des ondulations indéfrisables, des bagues à tous les doigts en véritable. Le temps de traverser la rue de l'Odéon : ça fera deux minutes perdues, gagnées. Naturellement, cette boulangerie n'a pas d'horloge. Que faire ? Si je tourne à droite : il me cherche, il s'en va. A gauche : il croit que je ne viendrai plus. Maman dit toujours qu'on ne doit point se rendre au premier rendez-vous. C'est idiot. Ah, les théories qu'elles ont la rage de poser par expérience à cause des garçonnières où elles arrivaient en tenant leur jupe dans leur main avec un sautoir et la montre glissée dans leur ceinture une poitrine un derrière des jambes molles ce frisson au creux du dos pauvres chéries. Il y a sûrement l'heure au Café Biard. Non merci, je n'aime pas les fleurs. Je n'ai pas de monnaie. Merci. Merci. Crétin c'est vous qui m'avez poussée. Moins que vous. Ça va. Suffit. Paris m'exaspère. Mais New-York est pire. J'aurais pu tuer cet homme. Rien de plus facile qu'un assassinat. La teinturière qui nettoyait un gilet plein de sang : « OUI, C'EST DU SANG, comptez onze francs cinquante. » Ce

quartier était si tranquille en 1917. Ma tante habite rue de Condé. Ça fait vieille France. Tiens, j'y dîne mardi. Quel ennui. Mon oncle montrera les plans de la maison avec les jardins qui s'étendaient jusqu'à l'emplacement du restaurant Foyot, il répètera au dessert qu'on apportait les tables dressées dans les boudoirs : « A proprement parler, il n'y avait point de salle à manger au XVIII^e^ ». Moi, je m'en fous. Excellent causeur. Charme de la conversation. Et on remet ça. La famille me tuera. C'est drôle d'avoir une famille. Celle-là et pas une autre. Tout ce qu'on ferait si l'on n'avait pas de Nom, de Position Sociale. Heureusement, ça viendra. Pour ma grand'mère qui à mon âge était encore au couvent je serais une putain. Chères petites filles penserez-vous quelques fois aux jours de ma vie ? La famille qui retarde. La famille qui diminue. Et qui n'empêche rien. Comme ces appareils de foire qui révèlent la durée de la vie : il suffit de presser une poire de verre — donne ta main et voici le nombre de tes débauches, l'histoire de mes vertus. J'ai été une jeune fille bien élevée. Un jour, ce drame: le Père Noël, « c'est les parents ». Tout s'écroule. Tout surgit. Trois heures moins dix. Naturellement, je suis en avance. Ainsi, je n'ai pas de ruse. Seule au monde, je porte un visage nu. Ça ne se fait pas. Oh là, là, je vais pleurer. Mais si j'arrive en avance, n'est-ce pas plutôt par excès de simplicité, justement par une nouvelle coquetterie, afin qu'on dise de moi: Adda, c'est un cœur, cette fille, quel amour, etc. Sale éducation. Beau résultat. Cet attendrissement sur soi-même. Orgueil. Fausse sincérité. Tu n'es qu'une petite garce : comme les autres. Non, je suis pure, extrêmement candide, j'aime les hommes, les femmes, les enfants. Dans le métro ce garçon, cette fille m'attiraient. Vous me plaisez, soyons des amis : voilà ce que j'aurais dû leur dire. Assez. Je mens. Je n'aime personne.

Paris est impossible. Tourner en rond. S'échapper ? Aller où ? Il n'y a même plus d'anthropophages sur les images d'Epinal. Ces français m'exaspèrent avec leur rachitisme, leur port de voix. Impuissants, ils n'osent rien. Certains racontent encore des histoires de femmes.

D'autres croient au prestige d'un poteau indicateur : avant, c'est la France ; après, c'est l'Allemagne. Comprenez donc... Voilà un ravissant garçon. C'est Harry. Non, ce n'est pas lui. Si, c'est Harry qui a un nouveau pardessus. Non, non, mais c'est aussi un pédéraste. Les hommes à moustaches qui tiennent des femmes par la taille me donnent la nausée. Mais que ces beaux petits garçons sont près de moi ! Je leur ressemble. Je déteste les filles avec leurs seins, leurs courtes jambes. Or, certaines comme Tillia m'ont plu. Elles étaient rousses avec des taches sur le nez. Je n'ose pas essayer. Encore cette sale éducation. Ma mère m'interdit de parler de ce vice. Vice : c'est comique. Cela a si peu d'importance ! Affaire de goût. Affaire de sexe. Sexe. Passe-partout ? Mot-de-passe ? Quelle blague ! Ça n'explique rien. Ni le cours de ma vie, ni la course du monde. Le monde qui sera. Toujours. Avec les villes, les chronologies nouvelles, et des objets d'une autre matière dont on ne peut imaginer ni le nom, ni la forme, Dieu ! j'ai peur ! J'aime ces garçons avec leurs belles cravates. Mais je ne suis qu'une fille, une sale fille condamnée à tourner en rond. Les gens m'empoisonnent avec leurs discours. On veut savoir mes préférences. On me prête des yeux noirs ; ils sont verts, et j'irai en enfer. Autrefois, je me racontais des histoires en m'endormant. Je baisais les genoux des petits garçons pendant les récréations à l'école. Maintenant, je mets du rouge sur mes lèvres. Mais j'ai toujours les ongles des mains coupés en carré. C'est tout de même agaçant d'être en avance.

Justement dans ce quartier ; ça me rappelle trop de choses cette rue, cette Sorbonne, la Faculté de médecine. Sale éducation qui m'as appris à m'attendrir sur des souvenirs. L'adolescence, une petit chien perdu, et la gymnastique suédoise de la rue de Chazelles. Quelle faiblesse. Pleurer au cinéma; garder des fleurs séchées; ma grand'mère m'a enseigné ces choses. Résultat : l'anémie au lieu de faire l'amour gentiment à quatorze ans sur une plage de sable l'été au bord de la mer au fond d'une barque la Marie-Antoinette par un beau temps près de l'hôtel du Long Rocher cet air de carte-postale la

bonne joue de la mandoline et se parfume à la Rose jacqueminot les gens de l'hôtel avec les petits enfants qui dorment sur les nappes et disent merde à leur maman je n'ai pas envie de faire l'amour dans une barque sur le sable c'est trop tard. Mais je préférerais la cabane d'un chasseur de chamois dans le Valais Suisse avec un grand garçon qui aurait l'accent de Genève. Les héritages, la chambre des propriétaires, les commissions d'arbitrage, ont fait de moi une créature-normale qui réagit d'après des réflexes en série. Quelle folie de me torturer ainsi. Puisque je ne suis rien. Rien ? Mais il faudra encore me réveiller tous les matins. Entendre l'hiver, l'été, la pluie, le soleil derrière les persiennes. Trois heures cinq. Et si Dorian ne vient pas ? Or, pourquoi viendrait-il ? Comme moi, par curiosité. Pour se donner des bons points. Et parler encore de soi. Il a envie de jouer son petit rôle afin de se persuader qu'il aime encore les femmes parce qu'en ce monde tu comprends il éprouve un tel ennui à faire partouse frois fois par semaine à la Porte Dorée. Il va dire tout cela. Et moi je répondrai que je suis pure : si nous allions vivre à la campagne; vous travaillerez au calme mon coco; vous vous détruisez à Paris: réaction, conversion, enrichissement, se dégager, être sains, nus, vrais, patati, patata, nos amis viendront le dimanche, il n'y aura pas d'alcool dans la maison, mais, ah, ce désir de pureté, de calme, de repos, oui, oui, oui. Et voilà les vrais mensonges. Suis-je donc capable d'AIMER Dorian pour jouer les amoureux américains en Seine-Inférieure. Et vous, Dorian, comment vivre sans les princesses et les conférences de Cambridge ? Ni l'un, ni l'autre, n'avons envie de compliquer notre vie. Dorian s'aime trop. Moi je m'adore. Il faut avouer ce bel égoïsme. Jurer de ne plus mentir. Mais je ne peux supporter l'idée que Dorian ne vienne pas. J'ai dansé de joie en recevant ce pneumatique plein de promesses: « On vaut mieux que ses blagues. A demain. » Mourir d'ennui. Une journée ratée. Que faire ? Choisir un livre. Chez Adrienne Monnier. C'est à côté. Or, j'ai horreur des livres. Chez Sylvia Beach. Il fait chaud dans la boutique, je caresserai son chat Lucky,

et je resterai près du poêle sans parler. Il y a les photos de Lord Douglas, a vingt ans. Maintenant président de la Société pour la Suppression du Vice. Ou bien se tuer. Un jour, lorsque je n'aurai plus rien à faire, je me tuerai. Eh bien, quoi, je ne serai pas la première. A Berlin, des gens se tuent tous les soirs en groupe. C'est une erreur. Comme de mourir, un dimanche, dans un wagon complet de chemin de fer, sur le pont surchargé d'un paquebot de la Hamburg-Linie. On espère le sauvetage unique. On triche. Au dessus des vagues, des décombres, on regarde la tête de l'autre qui sait déjà CE QUE C'EST QUE LA MORT. Trois heures dix. Les gens croient que je vais prendre le tramway. Sale éducation. Je suis vexée d'attendre Dorian. Je sais bien qu'il faut se dégager de ces préjugés de femme genre Nana. Mais je suis lasse de parler avec moi-même, je voudrais me reposer. Quelle est cette statue ? Danton, ça me rappelle mon rêve de la nuit. »

II

Dans une ville. Une grande place avec la foule. Des femmes brunes qui rient. Elles portent des châles espagnols, des roses sur l'oreille. Autour de la place, des immeubles couverts de plantes grimpantes. Je me dirige vers ces maisons. Me voici dans une cour intérieure. Je pousse une porte au rez-de-chaussée. Un long couloir. Sur lequel s'ouvrent des chambres. Avec des lits de fer, laqués. Je me penche à une fenêtre. Je vois alors la Cité Ouvrière, pleine d'Usines — « Les Batignolles » — me dit-on. — Pas possible ! La cour se transforme en une large rue. Bordée de tables en fer-à-cheval où des gens prennent leur repas, debout. Il fait très chaud. J'entends qu'on crie des journaux dans une langue étrangère. J'achète l' « Intransigeant ». En manchette, cette annonce : « la Tour Eiffel va s'écrouler ». Des craquements sont enregistrés dans toutes les maisons du Champ de Mars. Alors, je vois la Tour Eiffel, pauvre

petite, penchée sur un côté. Soudain, des immeubles entiers s'ouvrent en deux comme des valises. MAIS DES INSECTES N'EN SORTENT PAS. (Ceci était très important.)

Assise près d'une table, j'écris, à l'encre violette, les seule vérités du monde (?) Le secret. C'était facile. Il fallait ne pas y penser. Il y a bien longtemps que je suis morte. Maintenant, les hommes savent tout. Et se suicident. Naturellement, puisqu'il n'y a plus rien à trouver. Pauvre petit xx^e^ siècle. Ah, on avait la vie belle! A qui le dites-vous! Comme il est loin ! Henri III, ses favoris, nous nous en moquons. Et pourtant, ils sont moins loin que ces gens du xx^e^ siècle. Je vous dis que morte, je flotte encore parmi vous. Personne ne se rappelle plus mon nom, mon visage, ce sourire. La terre ? — mais que voulez-vous donc que ça me fasse ? Et pourtant, j'y suis encore attachée, puisque je prévois ces choses et cette souffrance atroce des hommes qui sauront TOUT.

Les messages à distance, les moindres pensées réalisées en corps nouveaux devant leurs yeux, tangibles à leurs mains comme des objets.

Et s'il n'y avait pas de réponse ? — La terre, c'est une erreur, un élément fou, une condamnation à perpétuité. — Ces maniaques qui tournent en rond, hurlent parce qu'ils se croient enfermés dans une cage de verre. Merlin n'était pas si bête. — UNE ERREUR. Allez-y ! Suicide général de l'humanité! Pourvu que cela ne soit pas un rêve ! Je sais le secret de la vie. Je ne veux pas le laisser échapper. Il faut l'écrire. Ah, cette douleur dans mon dos. Je me réveille comme si je mourais.

Je n'éprouve pas moins de stupéfaction à retrouver la cage des murs, la dalle scellée du plafond, du plancher, qu'à les quitter, le soir, pour m'endormir.

III

— « Rêve-réveil.
Rêveur ressuscité du rêve de la nuit.
Et maintenant, il est environ trois heures de l'après-

midi. Me voici arrêtée Boulevard Saint-Germain depuis, une, deux, trois secondes ; une, deux, trois heures ; un, deux, trois siècles, devant la statue de Danton. Pourquoi ? Que fais-je ? Je ne sais pas. Je ne me rappelle plus. Le temps de compter jusqu'à dix. Et la mémoire reviendra : un, deux, trois, quatre, cinq, six... La statue est transparente ! Adda, translucide ! Horreur, je dénoncerai les faits ! La statue est DEVENUE FOLLE. D'abord, elle croyait qu'on viendrait bientôt la chercher. (comme la petite fille oubliée dans une matinée enfantine qui se pendit dans les W. C.) Puis les jours ont passé passé. Le sculpteur est mort. Et le conseiller municipal qui avait fait le discours. Et tous sont morts. Et la statue est restée. Elle a fait des efforts monstrueux. La pierre du socle a éclaté. On a remplacé le socle. La statue est restée. Un jour, elle est devenue folle.

J'ai pitié de cette mort plus atroce que la mort. Corps scellé à ce socle. Corps sans âme, sans esprit, plus bête que n'importe quel objet. Maisons sans locataires. Eglises sans Dieu. Et qui sait si les morts qu'on enterre ne voient pas encore clair ? Pauvre Danton. Mon ami, mon ami. Si je vous aimais ?

Non, mille regrets, ce n'est pas vous que j'aime. Je sais. C'est Dorian qui va venir. » —

IV

Ce rendez-vous semblait normal.

Cependant que, la veille, il avait été fort difficile d'en fixer le lieu. Mais la certitude de cet amour avait permis toutes les ruses.

Les conversations n'expliquent rien. Dorian parlait à ses amis. Je regardais les toiles d'Halicka. Or, chaque phrase, que je disais, était pour qu'il l'entendît ; et, les mots qu'il répondait, à d'autres, m'étaient singulièrement adressés.

— Le jeu ne trompait personne. Il y avait longtemps qu'ayant appris à discerner les signes scientifiques du

hasard, nous savions qu'aucune foule ne saurait empêcher deux amis de se joindre à travers elle, d'unir leurs mains, invisiblement, au dessus de toutes les têtes. —

Le contact s'était fait précisément. Dorian, en ouvrant la porte, me révélait l'avenir, l'amour, la date de mon décès avec les circonstances atténuantes. Pôle d'un œil vert, pôle d'un œil bleu. Le courant coordonné court. Ça va. Mais encore faut-il compter avec les petites complications matérielles. Et, tandis que les invités s'en allaient à l'anglaise, nous cherchions toujours le sujet de conversation qui permettrait de s'envoyer, à distance, le message chiffré.

Les galeries de peinture ? — épuisées avant notre arrivée. Les voyages ? — impossible, à cause de la diversité des itinéraires, du nombre des compagnies de chemin de fer, d'en décider un sur le champ. Nos passeports étaient périmés.

Il importait, cependant, de choisir au plus tôt.

C'est alors que, rusant, je lançai le nom de plusieurs films. Mais l'on s'éternisait sur « Potemkine ». En vain, Dorian-complice essayait-il de citer certains établissements, quelqu'un m'interrompait au moment que j'allais acquiescer. Soudain, entre deux phrases cache-secret, la révélation fut précisée : pour lui, en premier plan ; en « fondu » pour les ignorants : « J'irai demain à trois heures voir ce film au Cinéma. »

Or, cette salle m'est familière. Je n'y suis jamais venue. Mais, déjà, je reconnais chaque spectateur sur son fauteuil.

C'est maintenant sans angoisse que je constate les prodiges du Destin. Au reste, la vie ne m'offre-t-elle pas, chaque jour, de nouvelles surprises : dans la rue, une dame de l'Armée du Salut m'assure que dix mille tickets de tramway font un lit d'hôpital. Sur le quai du métro, je mets dix centimes en bronze dans un instrument qui me les rend déguisés en chocolats, en nougatines. Encore deux sous, et c'est mon poids, en chiffres imprimés, sur carte datée, avec un conseil, des vers libres. Autant de miracles quotidiens, contrôlés : ils me surprennent comme d'invisibles témoins.

Monde imaginaire, moins problématique que le décor qui m'entoure, Dorian, boxeur aux yeux d'ange, comment votre réalité pourrait-elle m'étonner ? Je n'y crois pas plus qu'à la présence de cet homme — dont j'ai rêvé l'autre nuit — que voici justement à cette place, à côté de la femme qui viendra, tout à l'heure, en portant la preuve, je vous dis, d'une rose-rose sur sa fourrure. C'est tout simplement la deuxième partie du film commencé hier. Le scénario est réglé d'avance. Nous n'y pouvons rien. Il s'agit d'entrer en scène. Allons-y !

Laisse tes mains faire les gestes.

Un secret ? Mais, naturellement, je sais d'avance les surimpressions, les premiers plans américains, les faciles effets des lettres lumineuses, les assassinats en suggéré derrière les coulisses, le rythme des yeux, des pieds, des mains, à l'accéléré, au ralenti.

— C'est drôle hein ?

— Oui, c'est drôle.

— Au fond, tu es une petite rusée.

— Je t'engage à parler !

— Enfin, on les a eus.

— A qui le dis-tu.

— Embrasse-moi.

— Voilà. »

Cœur de chou, cœur de chou, vraie vérité ? — Ça

Et maintenant, silence. Silence. Parce que ça commence. Dans le noir — silence enfin des mots qui trahissent — mais seulement, ces gestes qui précisent, et, surtout ces pensées, ah, tellement libres alors. Elles s'amusent comme de petites folles, se font des blagues, se pénètrent, s'unissent invisiblement devant nous, si sympathiques ainsi dégagées de toutes ruses qu'on peut très bien les laisser faire. Pensées, pensées qui sortent bleues de tes yeux bleus, vertes de mes yeux verts. Enfin, plus d'histoire de compétitions : vainqueur, vaincu — beau mensonge — mais pensées qui ont le même âge. parce que nous portons les mêmes cravates, les semblables costumes. Deux pôles également nuls, chargés, semble-t-il, d'un potentiel dynamique : simplicité nue, innocence unie.

Pour détester les théories, les principes, les certitudes définitives, j'ai maintenant ce remords : nous n'aurions pas dû mentir hier soir. Il fallait me dire assez haut : « Sors avec moi, j'ai à te causer. »

Beau résultat, coupables ruses. Je ne m'étonne pas moins d'avoir ces mains dans les miennes, mon bras autour de ces épaules — demain d'hier, hier qui prépariez cette rencontre — pas moins, certes, que de ce qui arrivera demain : ces voyages, ce drame, ma mort, consentis en même temps que ce rendez-vous. Chères mains dont je baise, un à un, les doigts qui m'étrangleront ; yeux dont les prunelles, chargées de douces lumières, s'approcheront alors aveuglantes de mes yeux, à tel point qu'aucun son ne pourra plus sortir de ma bouche; pas même mes pupilles agrandies ne parviendront à retarder le moment où du revolver, nouveau membre surgi de mon front, le sang ruissellera, éclaboussant mon visage, votre chemise. Je mourrai, comme pendant cette anesthésie à l'éther, la parole accrochée aux dents, les jambes, loin de moi, amputées. Dorian, hier pas encore né pour moi, maintenant en moi comme un frère siamois, qui m'apportez, en puissance, demain, ma vie, ma mort, je vous accepte !

Laisse, laisse tes mains loin de toi. Dirigées comme la main magnétique du dormeur qui écrit en rêve les vérités du monde.

Cinéma voit tout. L'œil-objectif, c'est quelque chose comme l'histoire de la conscience. Cinéma voit vite. Moins vite, certes, que nos songes, la nuit, à découvrir le beau mensonge. Mais, réveillés, bien en vie, (dit-on !), ces rêves révolus, rêves revenus, rêves révélés, rêves ressuscités sur commande, voilà bien le prodige. Montrer, par artifice, les paradis artificiels, en deux heures, qu'on mettrait dix ans à parcourir. Présenter, sur mesure, les amis qu'on n'aurait jamais eu la chance de rencontrer ailleurs qu'à Los Angelès : Valeska Gert amenée, tout exprès, de Vienne, Catherine Hessling, fidèle épouse, songez à ce travail de circonstances qu'il fallut pour nous l'apporter petite fille. C'est pourquoi, il s'agissait de demander à Danton-Palace le prétexte

de notre première rencontre. Avec, cependant, la certitude angoissante que cet objectif qui voyait mieux que nous, allait nous réserver un tour à sa façon. Cela n'a pas manqué.

Fausses lumières qui s'éteignent pour effacer les dernières hypocrisies du jour, nuit terrestre, la plus transparente, puisqu'elle révèle la voie lactée, les étoiles, ces mondes — où trouver, ailleurs, atmosphère plus propice aux miracles ?

Toutes les forces invisibles se sont donné rendez-vous enfin de bonne humeur parce que nous sommes remplis d'innocence, que nous arrivons sans avoir préparé de discours. Et que les Forces aiment avant tout la simplicité.

On donne : l'Eventail de Lady Windermere.

En nous, toutes les possibilités. D'inventer ces forces de la mer amenées sous ma main pour me fortifier comme un facile reconstituant ; du ciel, pour mieux m'endormir anesthésiant, sous les étoiles. Cher Dieu, cher Hasard, cher Monde Invisible, que vous nous avez protégés ce jour-là! Duchesses victoriennes avec leurs éventails pour chasser les mouches, les méchants esprits ; jeunes lords sortis d'Oxford, c'est poussés par vous que nous nous serrons l'un contre l'autre. Ah, gentils anges, la belle partouse !.

Jusqu'à ce dear Oscar qui veut être aussi de la petite fête !

« Oscar, tout près, dites-nous à l'oreille : c'est pour nous seuls, n'est-ce pas, que vous avez écrit ce drame, que les frères Lumière ont inventé le cinéma. A cause de nous, que les foules se pressaient, il y a vingt ans, au Café Anglais pour voir l'Arroseur Arrosé ; pour nous, les millions et les millions de films français, italiens, anglais, américains édités par des compagnies limited, des sociétés anonymes pour l'exploitation en consortium du ciné-roman ? Et toutes les petites filles cabotines qui se sont enfuies des loges de concierges pour tourner les ingénues ? Et tout, tout ce qui a été, jadis pour aujourd'hui : Dorian et moi dans cette loge.

Ah, chères forces invisibles d'Oscar ressuscité —

(appelées alors inspiration, tendresse, gaieté, rêves, pensées, paroles, tout ce qui animait son corps) — si vous êtes toutes présentes, en ce miracle, c'est que vous avez cru reconnaître, en Dorian, à cause de ses boucles, en moi, pour ces trop larges épaules — pauvres âmes sans sexe, il vous faut bien du génie pour vous y retrouver parmi nos absurdes petites conventions ! — ces adolescents équivoques mais shakespeariens : Sandford qui fut Flamentia, Cook, Agrippine, Parsons, la Slamaçis, Alick Gough la Coenis, tant d'autres que vous aimiez à évoquer dear Oscar ! Pour tout ce qu'il y avait d'ingénu, de puéril, d'irresponsable en nous, vous nous avez reconnus à travers l'espace. »

Oui, reconnus à travers le mensonge des siècles, des sexes, des pays catalogués par ces brutaux imbéciles qui nous condamnent aujourd'hui encore à tourner en rond — poissons en cage, écureuils devenus fous à force de pédaler sur leur roue. Supplices dont tant d'entre nous sont morts à la peine. Déjà, nous n'appartenons plus à cette réalité trompe-l'œil ; nous avons ranchi le décor. Et nous nous étonnons de voir le public applaudir aux tours de passe-passe dont nous voyons si bien des coulisses tous les trucs.

Forces invisibles, c'étaient la lumière de tes yeux, et ce fluide de vie qui se dégageait de mes paumes. Il suffit, Dorian, d'unir nos mains, de croiser nos pouces pour soulever le Monde! Tandis que le «dear Oscar» continue à se manifester, le pauvre, par tous ses petits moyens terrestres. Madame Erlynne nous encourage de la main. Lord Augustus ressemble à mon oncle qui m'a martyrisée. Et tous ces beaux garçons, en « evening-suit », et « top hat », mais c'est à nous qu'ils sourient ! Que nous n'ayons point voulu refuser plus longtemps ces preuves dont nul ne semblait s'apercevoir, voilà qui explique le prodige. Il y a beau temps que nous ne cherchons plus à comprendre les choses à l'aide de nos cinq misérables petits sens.

Hélas, tout ça me promet un beau drame pour demain. C'est ça : le marin cherche à te séduire. Afin de te débarrasser de moi, tu me tues dans la chambre

d'hôtel du Quai Cronstadt. Ou bien, c'est ce petit poisse — au second rang — de la cité des Envierges qui se charge de la besogne. Mais, prends garde, ce sont toujours de sales histoires.

— Il ne fallait pas y aller.

— Où ça ?

— Ici. »

Assez. Ma tête éclate. Est-ce ma faute si je sais ressentir les idées en circulation, intercepter les messages à distance, prévoir la date des accidents de chemin-de-fer avec le nombre des décès.

Comme je suis loin depuis une heure !

Un siècle s'est-il passé ? Je cherche mes rides, mes cheveux blancs.

— Quelle impatience, voyons ma fille. Attends, chérie, demain, bientôt, oui, tu sauras, quels lits, quels pays, quelle tombe.

Tout ce mystère de l'invisible me fatigue. Assurés de la complicité des personnages de l'écran, il s'agit maintenant de jouer cet acte avec les gestes. De bien s'embrasser. Au scandale de cette dame de la rue de Condé qui amène son fils, en sortie de Sainte-Barbe, voir les films d'Oscar Wilde pour lui apprendre les auteurs étrangers, et, ma foi, la vie. Elle s'étonne parce que Dorian n'a ni casquette, ni foulard rose, mais un chapeau de Londres, le pardessus du Prince de Galles. Parce que je porte une pelisse doublée de « vraie » fourrure, des souliers sur mesure. Elle croit aussi que les gens du monde font l'amour d'une façon distinguée.

Dorian a enfoncé son doigt dans ma bouche.

— « Gérard, ne regarde pas de ce côté. Il y a des gens mal élevés.

— Je ne vois pas maman. Où ça ?

— C'est inimaginable. Enfin des personnes qui avaient l'air « bien ». Où donc emmener les enfants, le jeudi, en matinée ?

Madame, Madame, c'est bien curieux, moi ça me dépasse.

J'embrasse tes mains, Dorian, après chaque sous-titre; je caresse tes sourcils, ton front, ta bouche. Rien n'est

plus drôle que tes sourcils, tes yeux étoilés, ta bouche enflée — âme de peau qui tient dans ma paume.

Gérard qui s'amuse, nous lance, en fraude, un regard complice.

Il voudrait bien être aussi de la partie.

A l'entr'acte, pendant que sa mère ne me regarde pas, j'offre à Gérard des bonbons-surprises.

Georgette CAMILLE.

Chroniques

L'ESPRIT ET LE TEMPS

Dans la belle préface où M. Daniel Halévy présente le dernier *Cahier Vert* de la première série, il écrit son regret « d'avoir trop peu fait pour certains esprits que la gravité de leurs mérites, que la difficulté et les objets mêmes de leurs recherches, écartent du public. » Il ajoute : « Nous avons voulu que ce dernier cahier fut le cahier de cette persévérante élite. »

Nous pensons, avec M. Daniel Halévy, qu'il est dommage que nous ne trouvions pas réunis dans ce recueil Ramon Fernandez et Jean Prévost avec André Malraux et Jean Grenier.

L'essai d'André Malraux sur *Une Jeunesse Européenne*, nous a paru excellent. Les circonstances m'ont empêché de dire avec quelle joie j'avais lu *Tentation de l'Occident*. Un esprit net, peu embarrassé de formules, tout tendu vers l'intelligence, suprême couronne et don d'un corps actif, tel m'était apparu l'écrivain. Cet essai confirme ma pensée. Etudiant une fois encore le problème de nos rapports avec l'Orient, il écrit :

« Le grand présent chrétien est celui de la réalité occidentale; et notre première faiblesse vient de la nécessité où nous sommes de prendre connaissance du monde grâce à une « grille » chrétienne, *nous qui ne sommes plus chrétiens.* »

Puis approffondissant la question, trouant notre poitrine et disséquant notre malheur, il ajoute :

« Il faut oser maintenant regarder en nous-mêmes ; nous y retrouverons le mystère de l'Europe. Au centre d'une civilisation dont l'individualisme le plus grossier fit la force, une nouvelle puissance s'éveille. Qui saurait dire où elle prétend nous mener ? Un grand mouvement de l'esprit, à l'heure où il com-

mence, ne laisse connaître que sa direction et sa volonté de destruction ; on ne devine son existence que par les blessures qu'il porte. »

Et il termine en s'écriant :

« A quel destin est donc vouée cette jeunesse violente, merveilleusement armée contre elle-même, et délivrée de la basse vanité de nommer grandeur le dédain d'une vie à laquelle elle ne sait pas se lier ? »

Je me trompe peut-être, mais je n'ai pas ce pessimisme. Certes, je crois que notre jeunesse est vouée au sacrifice. Mais elle ne laisse point courir sur elle les relents d'une époque périmée ; elle sent le vaste monde s'imprégner d'une angoisse et cette panique comme l'inéluctable conséquence des manières de pensée et d'action qui firent pousser les sociétés modernes comme fleurs de serre sous un climat rigoureux. Par là elle se lie, mieux que par des mots, à la vie. Elle est prête et détachée de tout : elle est attentive et susceptible de souffrance. Et ainsi elle reste soucieuse de vie totale, de vie charnelle et spirituelle si bien confondues, qu'elle la puisse mener au bonheur ; tout au moins elle pense marcher sur une voie ou, sinon elle, l'autre jeunesse trouvera le bonheur, dans la joie redonnée à l'univers par la délivrance des concepts qui ankylosent nos moindres gestes. Elle freine cette machine qui nous écraserait, aussi bien, si nous n'y prenions pas garde. C'est son sang même, c'est sa chair, ce sont ses os, les miens les vôtres, qui empêcheront le monstre d'avancer. Et c'est cela qui est notre noblesse, que nous sachions combien humble et anonyme sera notre rôle — et que nous soyions fiers de l'accomplir.

L'essai de Jean Grenier, *Interiora rerum*, semble à ce propos compléter l'essai de Malraux, l'équilibrer ; il rappelle que notre Méditerranée sut enfanter l'ordre hellénique qui « vient après une somme d'expérience » et qui « est un beau visage sur quoi se modèle la vie, *acceptée d'abord tout entière.* »

Voilà justement notre rôle : donner à la vie toute entière sa place, alors qu'on l'oublie en acceptant de ne plus jamais la remettre en question. Par là, nous justifions ce qui résultera de notre appel à tout recevoir et comprendre qui soit d'ordre vital, c'est-à-dire absolument nécessaire.

M. Grenier rappelle qu'Eschyle disait qu'un homme courant vers sa destinée se heurte toujours à un écueil caché, mais que

s'il consent à abandonner une partie de son précieux chargement, l'équilibre est rétabli, et il est sauvé. Cela est juste pour un homme qui sente la vie si présente en lui que rien d'elle ne lui soit étranger, un homme qui possède intrinsèquement la nature en lui, mais un moderne, précisément, a perdu le contact avec la nature. Le côté désordonné et incohérent qui blesse aujourd'hui les esprits modérés, ce marché à la ferraille de l'intelligence où le pire côtoie le meilleur, oblige à réviser des valeurs qui avaient perdu toute densité pour un homme, parce qu'il les acceptait sans contrôle, comme un alphabet.

Si nous reconnaissons la primauté de l'Hellade, nous reconnaissons du même coup que nous irions de décadence en décadence jusqu'à la barbarie la plus perfectionnée, si nous ne prenions pas soin de lier à nouveau la matière à l'esprit, si nous ne faisions rentrer de nouveau l'élément matériel dans le champ spirituel. De là, notre révolte des moyens scientifiques pénétrant l'art et la politique, tendant à réduire l'individu dans un agglomérant de substance impensante d'où il ne puisse s'échapper sans subir la loi terrible de la communauté, et la mort.

La tendance du monde au communisme n'est, en effet, pas autre chose que l'épiphénomène d'une civilisation scientifique et capitaliste. D'avoir oublié l'esprit, la faculté individualiste de la pensée, on a tout à coup cessé de sentir l'âme, jusqu'à l'épuisement du dégoût. Et ce dégoût, d'ailleurs, est venu du dehors; il est venu petit à petit dans les premières années du vingtième siècle, et a abouti dans l'avènement fatal d'années de guerres. Depuis que celles-ci durent (y compris les périodes apparentes de paix), l'esprit a définitivement rompu avec les objets qu'il créa, cependant, mais qui lui sont apparus comme ses seuls ennemis, doués d'une existence affreusement malsaine et stérilisante.

C'est alors que nous commençâmes à nous rendre compte de la valeur de la vie, qu'il fallait fondre et ressaisir dans un accord de tous les contrastes, pour parler comme M. Grenier.

On voit, dès maintenant, que toute théorie, tous principes édictés aujourd'hui seraient une vaine hypothèse. Le monde prépare en ces temps-ci, par la négation des concepts qu'il imaginait directeurs et absolus, une révélation de sa mission humaine, synthèse de ses actes et de sa pensée. Quel sera le sens de cette révélation ? à quoi aboutira-t-elle ? Que produira-t-elle ? Questions insolubles et sans intérêt. C'est en effet à la notion

d'actuel que nous devons nous attacher, et ne nous préoccuper de l'avenir que par une thérapeutique, immédiate et très stricte, de notre âme et de notre corps étroitement et consciemment unis.

Georges BOURGUET.

POESIE

LE CALVAIRE D'ODERN, par *Géo Charles* (Ecrivains réunis).

Par delà les machines et plus haut que cette exaltation physique à laquelle nous convient les sports modernes, Géo Charles a découvert « les nouveaux outils de notre amour ».

C'est la raison sensible de ce petit livre de poésie où le peuple simple et grand, plus beau que toute la jeunesse du monde, geint sur une croix de symbole. Mais tant de sang, n'est-ce point la promesse d'une aurore ?

Il faut aimer ce livre comme on aime les premières incertitudes de l'herbe et la confusion silencieuse de la terre aux approches de l'orage. C'est un témoignage de plus.

LIGNE DE VIE, par *Paul Fierens* (Ecrivains Réunis).

Voilà malheureusement un livre caractéristique de la poésie mineure moderne. A la suite de Cocteau, son sillage facile et brillant dessine sur l'âme des pauvres collectivités bourgeoises, des entrelacements fleuris et ingénieux, des arabesques d'une misérable habileté. Ces pauvres gentillesses — ni bonnes ni mauvaises, ni plus artistiques que d'autres, ni moins — ne rendront pas la vie aux morts.

Il est étonnant que Fierens qui a quelquefois parlé de la poésie avec sensibilité, se soit laissé prendre si aisément aux pièges de l'apparence.

André GAILLARD.

LIVRES

LETTRES DE DOSTOIEVSKY A SA FEMME, traduction de *W. Bienstock* (2 vol. Plon).

C'est peu de dire que l'œuvre de Dostoïevsky, dont on a pu penser qu'elle concluait à la joie, fut conçue dans la peine. Il

faut dire encore que la part la plus lourde. et, peut-être, la plus efficace de cette peine n'était point du tout spirituelle. La publication de sa correspondance avec sa femme met en valeur l'effroyable rôle joué dans sa carrière par les soucis d'argent. L'historien des Lettres ne s'intéresse à ces contingences, d'ordinaire, que dans la mesure où elles appartiennent à la vie privée d'un grand homme. Il est temps qu'on réfléchisse à l'influence qu'elles eurent sur l'œuvre de Dostoïevsky, influence non moins importante que celle de ses maladies, influence telle qu'on peut se demander si cet homme aurait été grand sans elles.

Il ne s'agit pas, en effet, de chercher dans la gêne du romancier une excuse à certain aspect chaotique de ses livres ou même à leurs imperfections formelles évidentes. « Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut écrire des œuvres artistiques ; pas sur commande, mais avec du temps et le désir », écrit-il, d'Ems où il se soigne, un jour de découragement. Et sa femme note après sa mort : « Que de fois est-il arrivé que deux chapitres d'un roman étaient déjà publiés quand le troisième était à la composition et le quatrième expédié par la poste au Rousski Viestnik, tandis que les suivants n'étaient pas encore écrits et n'existaient que dans sa tête... Si l'on pouvait se reprendre, disait-il, si l'on pouvait corriger ! » On dirait des circonstances atténuantes, et elles ne seront contestées par personne. Mais combien voudront voir, dans cette pression de la misère, non plus une explication des défauts, mais une des explications de l'œuvre même ; considérer que ce besoin qui poussait l'écrivain-forçat à sa table mettait peut-être en mouvement du même coup ses facultés créatrices ; se demander, pour parler crûment, si Dostoïevsky, riche, eût laissé les romans que nous connaissons ? Il faut prendre garde que l'ordre des nécessités aboutissant à ce que l'on nomme une « œuvre d'imagination » peut être tout différent de celui que nous aimons à établir, théoriquement, entre les diverses fonctions de l'esprit.

Toute sa vie, Dostoïevsky poursuivit la chimère de pouvoir mettre de côté une somme qui lui permît de travailler en paix, comme le riche Tourguenieff dont la réussite moins laborieuse le hantait, et de parfaire ses romans. C'est cet espoir qui, au fond, le poussait au jeu. La Chance préfère favoriser ceux qui jouent avec elle sans arrière-pensée. Ni par ce moyen, ni par le travail régulier, il ne devait réaliser son rêve. Devons-nous le regretter, si, dans la paix, il eût dû perdre, pour acquérir quelques qualités

de surface, son plus fort stimulant ? Peut-être faut-il que l'œuvre d'un écrivain suive la même ligne que son destin. Ce fut le cas pour Dostoïevsky. Il semble que ses quinze années de mariage, années pendant lesquelles il devait composer ses romans principaux, se soient déroulées sous le signe de la gageure forcée qui décida de ses fiançailles : La rédaction du *Joueur*, écrit et dicté (à celle qui devait devenir sa femme) en vingt-quatre jours *pour remplir un contrat*. Talonné par ses créanciers et par ses éditeurs, pressé de besoins que son imagination jointe à sa maladive anxiété grandissaient encore dans son esprit, jamais il ne devait écrire un livre « par désir », par désir seulement.

Voilà du moins ce que font apparaître ces lettres, dont la sincérité n'est pas douteuse. Aucune confidence — et pourtant Anna Grigorievna lui sert de secrétaire et à maintes reprises il vante son intelligence — aucune confidence d'un caractère intellectuel, technique, ou, simplement, narratif, sur l'élaboration de ses livres ; mais, à travers mille détails des plus prosaïques (la nounou des enfants, les a-t-on menés au bain ? l'horaire de ses journées durant ses cures à Ems) sans cesse une triple comptabilité : roubles, jours, lignes d'imprimerie, sans cesse des calculs, par lesquels nous le voyons tour à tour abattu et fouetté, et qui montrent la relation presque mécanique qui s'est formée dans son esprit entre son art et le besoin de gagner de l'argent. « Mon principe concernant l'appartement », écrit-il de Staraïa-Roussa, « tu le connais : payer plus cher, mais qu'il soit confortable et tranquille, car dans un tel appartement on peut travailler davantage. *Autrement, on fait une économie de* 200 *roubles et l'on en perd mille sur le travail.* » De Pétersbourg : « J'écris mon maudit article, il doit être prêt pour demain matin, 8 heures : quatre cent cinquante lignes et je n'en ai encore écrit que cent cinquante. Cependant, je deviens, me semble-t-il, de plus en plus stupide et je commence à écrire très difficilement : ma tête n'est jamais fraîche. *Mon petit pigeon chéri, c'est très grave pour notre avenir.* » Et de Saxon-les-Bains, où il vient de perdre à la roulette : « Avec quoi vivrons-nous en Russie ?... *Tout dépend du roman.* » Or, ce roman devait être l'*Idiot*. *Les Possédés*, l'*Adolescent*, le *Journal d'un écrivain* ne devaient pas être élaborés dans de meilleures conditions. Pendant la rédaction des *Karamazoff* seulement, le *Journal* ayant financièrement assez bien réussi, le romancier peut jouir d'une tranquillité relative, et elle lui permet

de façonner ce dernier de ses grands romans avec plus de soin, — « comme un bijou », dit-il, et cela fait sourire, quand on songe à cet édifice immense. Mais aussitôt il ajoute, pensant peut-être à l'heureux Tourguenieff, que ce finissage a pour but de consolider enfin sa renommée, car « autrement, il n'y aura aucun espoir. » Entendez qu'il songe à faire l'achat d'une propriété avec la somme que rapportera la vente de l'ouvrage, voulant assurer un petit capital à ses enfants.

Ces réflexions vont paraître bien mesquines, et peut-être contribueront-elles à écarter de Dostoïevsky quelques délicats. Les difficultés pécuniaires d'un grand écrivain, cependant, offrent un intérêt autre qu'historique. Leur étude — à laquelle on ne prétend ici qu'engager — aide à comprendre non pas jusqu'où un esprit peut s'élever malgré elles, mais de quelle manière et dans quelle mesure elles peuvent contribuer à son élévation, nourrir, orienter sa pensée. On a déjà vu comment un Balzac, qui produisait pour payer ses dettes, en vint à faire de son expérience en matière d'argent, ou plutôt, de manque d'argent, un des thèmes essentiels de la *Comédie humaine*. Pour Dostoïevsky, on entreverrait peut-être comment sa pensée put s'élever jusqu'aux plus hautes abstractions sans cesser d'être humaine, ce grandiose balancement du mysticisme à la prose de la vie qui constitue le rythme de son œuvre entière et qui fut peut-être la seule garantie de son miraculeux équilibre ; on comprendrait mieux pourquoi le Starets Zossime exhorte Dimitri Karamazoff à « baiser la terre », pourquoi Dostoïevsky lui-même nous y exhorte si souvent, lui que l'amer métier de penser pour vivre incitait à faire ainsi chaque jour de sa vie.

Gabriel D'AUBARÈDE.

EGLANTINE, par *Jean Giraudoux* (Grasset).

On ne raconte pas un roman de Giraudoux. Et l'on se demande même si le terme de roman n'est pas simple concession, de sa part, au goût du jour. Ses fantaisies s'intituleraient mieux soties, contes ou satires, et plus qu'aucune cette *Eglantine* qu'il nous présente aujourd'hui. Jamais personnage central ne fut plus arbitraire, plus spiritualisé, plus impossible que celui de cette adorable Eglantine. D'où sort-elle; qu'est-elle ? Le mot négligent qui nous la dit sœur de lait de Bellita, sans nous mieux indiquer ses origines et

sa situation ne suffit peut être point à expliquer toutes les grâces, toutes les tendresses, toutes les plus exquises qualités dont elle est miraculeusement parée. Et qu'elle octroie tour à tour d'immatérielles et précieuses faveurs au multimilliardaire Moïse et au noble Fontranges, c'est évidemment pour l'auteur, plus que pour elle, prétexte à tracer un parallèle entre ces deux hommes, représentants respectifs des raffinements les plus exquis de l'intelligence et de la fortune ou de la simple tradition de race. Symbole aussi clair qu'est sensible la prédilection de M. Giraudoux, trop Français lui-même, et trop épris de tradition pour masquer sa tendresse pour Fontranges. Qu'Eglantine finisse par se rendre au gentilhomme, peu nous importe, au surplus. Ce qui fait la joie du lecteur d'un tel livre ce sont les successions d'images, les chocs de mots, la fluidité prodigieuse de la pensée. Nourriture insuffisante, diraient les esprits chagrins, s'ils n'étaient contraints de rendre hommage à la qualité suprême de l'écrivain, à ce sentiment parfait de la mesure qui assure à M. Giraudoux une place dans la lignée classique. Tact, harmonie, et l'art suprême de se tirer en souplesse des plus périlleuses situations, on dirait que M. Giraudoux emprunta ses recettes à un musicien consommé dont les modulations et les retours savants au ton normal charment l'oreille qu'avaient inquiétée ses audaces. Le chatoiement verbal d'un livre comme *Eglantine*, fait penser aussi au jeu des couleurs d'un Monet ; comme aux pages du peintre, il exige un certain recul pour livrer ses lignes et son dessin général. Mais est-il bien nécessaire de toujours saisir ce dessin ? Cherche-t-on la ligne des nuages que chasse le vent ? En cette œuvre dernière où peuvent paraître s'affronter les civilisations de l'Orient et de l'Occident, il ne me plairait guère de penser que M. Giraudoux, pour suivre la mode, parût prendre à son tour la défense de l'Occident. Certains écrivains se lancent dans les idées générales, faute d'une technique qui leur assure la maîtrise de la forme ; à un Giraudoux, pour qui le mot d'intelligence serait à créer, s'il n'existait déjà, ne demandons que des joies purement intellectuelles et des voluptés peut-être frivoles, mais qui nous consoleront de maintes prétentieuses et lourdes pédanteries.

LE QUAI DES BRUMES, par *Pierre Mac Orlan* (Gallimard).

Pourquoi le roman de M. Mac Orlan s'intitule-t-til *le Quai des Brumes?* Sans doute parce qu'il n'y est question ni de Quai

ni de Brumes (raison qui chez Alphonse Allais avait au moins le mérite de la nouveauté), ou parce qu'il symbolise un embarquement vers des rives infernales ? Peu importe, d'ailleurs ; le livre eût pu s'appeler, comme d'autres. « *Une soirée du Lapin Agile* », puis que c'est en ce rendez-vous fameux de la pègre et de la bohème montmartroises que se noue le récit. Par une nuit de neige, le hasard pousse dans l'auberge un aventurier en quête de sommeil, un peintre allemand, une fille en cheveux, un soldat de la coloniale, et un boucher du voisinage poursuivi par une bande d'apaches. Tous ces gens boivent, échangent entre eux des propos décousus mais abondants, et avec les voyoux du dehors, quelques balles de revolver. Puis au matin, ils se quittent pour aller chacun vers son destin : la fille à de flatteurs succès de prostitution, le peintre au suicide par pendaison, le bohème à une obscure fusillade au cours d'une période de réserviste, le boucher à la guillotine. D'où il appert que les personnages de M. Mac Orlan n'ont pas une existence unie de bourgeois pantouflards. En sont-ils plus vrais ? Si la conclusion de leurs aventures est précise, on s'explique mal leurs motifs : leurs traits sont si marqués que leur visage n'apparaît plus ; ce sont des personnages de Guignol plus que des vivants. Et c'est cela peut être qui les rend amusants, puisque, somme toute, et malgré une prolixité fâcheuse, leur fantocherie nous amuse. Pour paraître moins arbitraires, peut être leur suffirait-il de se situer plus loin de nous; que M. Mac Orlan les renvoie à la recherche d'une île inconnue et nous fasse entendre quelque nouvau « Chant de l'Equipage ». Nous en serons tous ravis.

QUARANTIÈME ÉTAGE, par *Luc Durtain* (Gallimard).

M. Luc Durtain a traversé l'Amérique et fait un fructueux séjour en Californie. Il a assisté à la vie de San Francisco et des régions du Pacifique, et nous en donne, dans les trois nouvelles qui composent son livre, une vision singulièrement vivante. Douloureuse plus encore, car sous l'apparence du progrès matériel, d'un industrialisme miraculeux et de la totale liberté d'un pays démocratique, il a démêlé le carcan des conventions, l'affreuse contrainte, la paralysie morale. Hanté par le souvenir des joies charnelles que lui révéla une jeune étudiante hardie et clandestine, le triste héros du premier récit de M. Durtain se laisse aller un soir, dans un cinéma, à frôler d'une caresse timide le genou d'une

voisine. C'en est assez ; au nom de la morale outragée, *l'assaillie* ameute les spectateurs, et ce *crime à San Francisco* assure à son auteur, pour le reste de sa vie, ruine et déshonneur.

On hésiterait à croire à la réalité d'un pareil récit, si le mérite de M. Durtain n'était précisément, par la vigueur de son accent et la sûreté de ses touches, de donner une impression de sincérité parfaite et d'information certaine. Il y a des témoignages qui font foi, et le sien emporte toutes les convictions. Ce n'est pas une condamnation de l'esprit américain, dont il sait reconnaître les grandeurs et la générosité : c'est le malaise d'un Latin devant une civilisation inégale, où les innovations du vingt-et-unième siècle sont maladroitement régies par les lois du Lévitique. Et la sensibilité aiguë de M. Durtain, qui est poète, s'est trouvée plus qu'une autre blessée de certaines contraintes. Il a traduit son malaise d'éloquente façon, avec des mots vigoureux et maintes saisissantes images. Qu'il soit permis seulement, pour ne lui point accorder une louange absolue, de le chicaner sur la dureté, sur la recherche de certaines de ces images, et sur l'abus de ses emprunts au langage de la médecine. Ce n'est là d'ailleurs qu'un bien superficiel reproche, qui n'empêche pas son *Quarantième étage* d'être un grand livre et un précieux document.

Philippe NEEL.

ENFANTE ET MEURTRIERS, par *Hermann Ungar.* (Traduit de l'allemand par Fritsch-Estrangin.) (N. R. F.)

Les deux nouvelles de M. Ungar que l'on vient de traduire, appartiennent au cycle russo-freudien. On sait que toute une partie de la littérature allemande a subi, et subit encore, l'influence de Freud (quoiqu'il fasse sourire et que les allemands de notre génération ne s'en préoccupent plus guère) qui a eu d'autant plus d'empire sur l'esprit germain, qu'il favorisait sa secrète propension au morbide et à l'anormal.

Le côté russe de l'humiliation dans l'abaissement des êtres jusqu'à la veulerie, le côté freudien des complexes héréditaires et des anomalies sexuelles, tels sont les éléments dans lesquels travaille M. Ungar.

Dans l'*Histoire d'un meurtre*, on nous montre un être humain qui va fatalement de déchéance en déchéance, poursuivi par l'implacable destin et subissant une hérédité terrible. La façon

dont le milieu est analysé, l'importance qu'a ce dernier, malgré le héros, ses bons penchants, son désir du bien, et cela pour le montrer incapable de sortir de sa faiblesse où il est prisonnier comme un oiseau dans sa cage, tout nous pousse à évoquer un suiveur de Dostoïewsky. Son héros veut-il se libérer, veut-il repousser les limites qui le lient jusqu'à l'étouffer, tout à coup il accomplira un acte violent, un acte gratuit aussi, sans rapport formel avec l'objet de sa haine ou de sa douleur. L'acte accompli, la fatalité reprendra son cours, imposant son poids et sa force, monotone.

Dans une autre nouvelle, M. Ungar s'occupe d'un refoulement sexuel, et de ses conséquences.

En somme, on ne voit pas l'utilité de connaître la pensée et l'art de M. Ungar. Quand on songe que nous commençons à peine à lire Léonhard Frank, que Döbllin, Daübler, Toller, Kayser, Ringelnatz sont inconnus en France, on peut s'étonner que les traducteurs présentent de telles œuvres au public français.

Cela ne veut pas dire que l'auteur soit dépourvu de talent. On nous fait savoir même que Thomas Mann le considère comme un monsieur très bien. Mais on oublie d'ajouter que Thomas Mann, c'est un René Bazin allemand.

On imagine quel danger présentent ces traductions : Si le public achète un de ces volumes, il trouvera justement que les gens qui protestent de son ignorance des littératures étrangères, vont un peu fort. Pour lire des nouvelles de ce genre, point n'est besoin d'attendre un écrivain allemand. Et une telle affirmation crée une opinion. En vérité, pour de tels ouvrages, cette opinion n'est point sotte, vu le petit nombre de livres modernes que l'on traduit de l'allemand. Enfin, il faut se garder de permettre qu'elle se répande, car il serait fâcheux que les échanges intellectuels entre nos pays souffrissent de cela, surtout quand on songe à l'intérêt que suscite notre jeunesse littéraire, outre-Rhin.

J'écris ma pensée avec d'autant plus d'ennui que la traduction de M. Fritsch-Estrangin est excellente, et qu'il est bien regrettable d'avoir fait un tel travail, pour donner un coup d'épée dans l'eau.

Georges BOURGUET.

LA COURONNE DE ROMARIN, par *François-Paul Alibert* (Cahiers du Capricorne).

De Nîmes aux Saintes-Maries-de-la-Mer, d'Arles à Avignon, les images de la grandeur vivante ou détruite de la nature et des hommes ne sont à Alibert qu'un prétexte sensible à parler de soi-même et de cette faim d'éternité qu'en certains êtres rien n'apaise.

Et ces considérations inactuelles, délivrées du particulier de notre époque, la retrouve aussitôt, et comme par un miracle de certitude, dans le général et l'essentiel. Ainsi à propos de Gœthe et de Nîmes ou de Marc-Aurèle et d'un jeune désespéré, Alibert écrira-t-il : « Il est des âmes que le présent ne peut contenter, que l'avenir épouvante, et que le passé empoisonne. On ne les chérit que plus fort d'être si tendres, et de plier jusqu'à rompre. Une certaine mélancolie, une disposition inquiète et sombre, l'aspiration aux divinités souterraines, un désespoir silencieux, qui se penche sur l'abîme, hé oui, j'en conviens, voilà qui nous touche bien plus que le plus éclatant bon sens, et, osons l'avouer tout bas, que la raison toute nue. Qu'il dut y en avoir, au siècle des Antonins, de ces jeunes hommes timides, fiers et passionnés, qui, sans force pour supporter un tel fardeau de luxe et de beauté, se précipitaient au suicide ou au Christ, pour combler leur ennui et le vide immense de leurs âmes. »

J'imagine que bien des jeunes hommes d'aujourd'hui seront touchés de découvrir chez François-Paul Alibert une si généreuse et fraternelle compréhension dont ceux qui connaissent l'homme n'ont plus à s'étonner.

CONNAISSEZ MIEUX LE CŒUR DES FEMMES, par *Pierre Girard* (S. Kra).

Il semble bien que Pierre Girard devienne, à chaque livre, davantage lui-même, et plus sûr des ressources pathétiques l'une féerie qui excelle à jeter des ponts de fleurs sur les gouffres les plus gênants. Il n'y a plus qu'à se laisser guider par ce malicieux et tendre enchanteur pour en arriver à croire que le hasard est toujours heureux, les songes dorés, le cœur à droite, l'amour pour les jeunes filles et la mort pour les ânes. Le sourire dont il encercle les dangers, l'innocence aveugle et charmante avec laquelle il dansa à leur envers, ce parti pris une fois pour toutes d'ignorer le

meurtre de tant d'oiseaux, de rayer le fiel de la carte des vins, concourent à créer un monde artificiel, mais dont je n'arrive pas à sourire. Pierre Girard veut nous rendre le paradis perdu et ses petits livres sont les seuls contes de fées qui de nos jours, mériteraient d'y parvenir.

MARCEL PROUST, ANDRÉ GIDE, PAUL VALÉRY, par *Paul Souday* (S. Kra).

JULES ROMAINS, par *Maurice Courtois-Suffit* (Les Amis d'Edouard).

Voilà quatre noms qui, valeurs devenues déjà monnayables, tentent une critique d'ensemble, plutôt, d'ailleurs, chronique et portrait, qu'interprétation idéologique. Ces prolongements immédiats d'œuvres encore, peut-on dire, d'actualité offrent presque le même intérêt physiologique que les racontars d'un être sur sa maîtresse du moment, Ils fixent la saveur et la sensibilité d'une saison de l'esprit, de même qu'ils en préparent la déchéance, le détachement, tout en laissant prévoir les caractères essentiels qui, se dégageant des valeurs périssables de toute œuvre — fut-ce la plus imparfaite, lui assureront le recours en grâce par quoi la postérité se plaît à singer l'éternité.

Le petit livre de Courtois, suffit est surtout consacré au théâtre des Romains qui est interprété avec une compréhensive lucidité : on peut cependant regretter de n'y pas trouver une critique de sa poésie.

Quant aux trois volumes de Paul Souday; ils sont faits de la réunion de ses articles du *Temps*, certains datant même de 1913, les uns et les autres écrits à la parution d'un livre de Gide, de Proust, de Valéry, H. Souday montre ainsi qu'il a été un des tout premiers à comprendre, interpréter et louer ce que la majorité de la critique méconnaissait par indigence d'esprit ou méfiance devant l'invention. Il y a toutefois un inconvénient assez grave à publier en vrac des articles de la sorte qui n'étaient point faits pour être juxtaposés : c'est d'imposer au lecteur des retours sur soi-même bien inutiles et des répétitions compréhensibles dans des articles de journaux paraissant à plusieurs mois d'intervalle, mais gênantes en volume.

Il n'en reste pas moins que cet ensemble, un peu de combat, offre une valeur documentaire indéniable et des repères précieux

à qui, n'ayant pas encore pénétré l'œuvre des écrivains étudiés, hésite à s'y engager sans secours.

Et que l'on soit ou non d'accord avec M. Souday sur certains points délicats, il faut bien reconnaître que sa critique est *libre*, ce qui est tout à son honneur par ces temps de parti-pris ou de faiblesse.

LA ROUTE N° 10, par *Emmanuel Berl* (Grasset Ed.)

Ce livre marque un progrès certain sur le précédent « Méditation sur un amour défunt », pas tellement cependant que l'on puisse éprouver que l'auteur s'y soit réalisé complètement. Il y traîne trop de banalités, trop de facilités et l'on y trouve, non pas le désordre même de la vie, mais de petits désordres insignifiants qui ne sont que les pâles éclairs d'une impuissance foncière à recréer la vie. Ce livre est pourtant sympathique: il est de bonne volonté et montre, par son échec même au milieu de ses désirs manifestes, ce à quoi Berl pourrait parvenir s'il oubliait enfin les formules du roman traditionnel — ce roman formel dont lui-même dénonce la caducité chez autrui — et s'abandonnait à l'essai pur auquel il semble tellement voué que ses œuvres d'imagination ploient sous la surcharge de remarques, de digressions, de mises au point hors de propos dans *la Route N° 10* mais qui trouveraient tout naturellement leur place dans cet essai sur la Révolution que son éditeur nous annonce.

LE PÈRE JUILLET, par *Léon Moussinac et P. Vaillant-Couturier* (Au Sans-Pareil).

Je mesure mal la valeur scénique de cette tragi-farce et j'aurais aimé la voir représentée avant d'en parler. Mais, dès maintenant, je tiens à dire combien l'effort et le dessein de ses auteurs me touchent. Cette volonté de faire un théâtre neuf et qui réunirait ce qui s'éparpille actuellement entre le stade, le music-hall, le cirque et le cinéma, de lui restituer son sens profond et sa pureté « en ne sacrifiant rien à l'individu, tout au collectif; rien à l'ensemble, tout à l'unité; en bannissant la littérature, en organisant essentiellement un spectacle », ce sens de ce qu'il y a à détruire pour assurer la vie et ses renouvellements,cette utilisation spontanée du rire à des fins vengeresses, toute cette soumission enfin de l'art à un impératif vivant et son accord par en-dessous avec une doctrine politique qui ne le contredit point, sont choses assez rares pour être signalées tout particulièrement.

André GAILLARD.

PANORAMA DE LA PEINTURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE, par *Pierre Courthion* (Simon Kra, éditeur, Les documentaires)

Pierre Courthion dont j'avais déjà apprécié la plaquette parue aux « *Cahiers Libres* », *Couleurs*, présenté en une excellente étude un panorama très vivant de la peinture française contemporaine.

Ce livre, composé dans son style et son esprit à la façon d'une conférence très libre, est à recommander aux personnes désireuses d'acquérir une idée générale de l'actuelle école de Paris. Les griefs qu'on pourrait lui faire, ne pas contenir autre chose que de déjà connu et de rappeler par endroits l'*Art vivant* de *Salmon* paru en 1920 chez Crès ne sauraient être impartialement retenus, nous ne serons jamais trop nombreux pour faire entrer dans l'esprit public les volontés de l'Art moderne.

J'aime d'ailleurs la façon ingénieuse dont Courthion retrouve et présente les divers éléments de la peinture moderne : exemple, touche, couleur, décor, arabesque, matière, lyrisme, description, style, éclectisme, goût, rêve, expression, dessin, charme, sentiment, exception et forme.

Il est temps cependant de laisser Courthion conclure lui-même : *Comment donc des gens qui confondent science et art pourront-ils prêter la moindre valeur à une peinture plate ? Les taches de Matisse leur paraissent aussi gauches que les décors sans profondeur de Raoul Dufy : « Que trouve-t-on à ces peintures, disent-ils, il n'y a pas d'air ? » Un Rouault, qui sacrifie tous les éléments de son art à l'expression ne les satisfait pas davantage — il suffirait pourtant d'un petit voyage à Chartres et d'un coup d'œil jeté sur la sculpture des tympans. Seule peut-être la joie de peindre leur apparaît en regard de Segonzac, non seulement parce que ce peintre est dans la pure tradition, mais parce que Cézanne contesté lui-même — comme ils contestent aujourd'hui Picasso — leur a préparé la compréhension.*

Jean MALAN.

LITTÉRATURE ANGLAISE, par *René Lalou* (Kra).

M. René Lalou présente avec beaucoup de modestie son « *Panorama de la littérature anglaise contemporaine* ». C'est que la grande ombre de la « bible » des anglicistes, le magnifi-

que ouvrage de *Legouis* et *Cazamian*, s'étendra, protectrice, pour un cycle d'années indéterminé, mais considérable, sur toute tentative de ce genre, fût-elle limitée à la période contemporaine. Certes, *M. Cazamian* passe parfois trop vite sur des modernes importants, *Joyce* par exemple, et peut donner l'impression d'une revue d'Inspecteur aux Armées, qui ne s'arrête pas à considérer chaque homme de la phalange, mais voit l'ensemble des bataillons, leurs porte-étendards, et leurs chefs. M. Cazamian ne pouvait faire mieux. Il n'en reste pas moins vrai que, si je totalise les pages qu'il consacre à la période étudiée par M. Lalou, j'en trouve 250 contre ses 240, et, M. Lalou ne s'en offensera pas, d'une densité supérieure.

Ceci dit, il ne faut pas oublier que M. Lalou ne vise qu'à découvrir un *panorama*, et, comme tel, son livre est excellent.

Il a raison d'élargir son horizon. A vrai dire, la difficulté est de savoir où le borner. Il ne commet pas l'erreur de donner une date, ni de parler siècle. On ne sait trop où commence, ni où finit cet héritage victorieux, si chargé de trésors et de scories, et qui, sans doute, pèse encore sur quelques modernes, à leur insu. Il était impossible de ne pas l'envisager. C'est lui qui favorise les élans et les révoltes, et des hommes comme *S. Butler* et *Kipling* tiennent à lui par des liens contradictoires, mais essentiels. La splendide santé matérielle, avec laquelle il coïncide, comporte, certes, des plaies affreuses, que sa thérapeutique morale ne peut guérir. Ses idéals se voient battus en brèche dans l'instant même qu'ils sont énoncés. Il porte en lui des germes morbides qui le tueront. Mais il faut encore compter avec lui; il a si typiquement réalisé le caractère total d'un peuple qu'il encombre encore de souvenirs et d'habitudes les hommes d'aujourd'hui qui en font fi.

Il a rendu la poésie difficile — ou, si l'on veut, l'expression poétique dans le moule traditionnel. Cherchez les grands sommets poétiques dans ce panorama après *Browning*. Sera-ce *Meredith*, *Swinburne*, *Rossetti*, *Hardy*, *Kipling*, *Wilde* ? Par contre, nous avons des romanciers. Le génie créateur anglais semble vouloir s'y réfugier; il y réussit mieux que partout ailleurs : le roman absorbe et intègre, avec les drames, les comédies, les satires et les sermons, les éléments poétiques latents chez tout écrivain anglais. Il les utilise et ne leur laisse plus guère d'emploi pour la poésie toute pure. Aussi bien, il faut se débarrasser du concept des « genres », ou mieux encore, des « sujets ». *Conrad* dégage la

poésie de la mer mieux que *Swinburne*, et sans l'artifice des rythmes, rimes, allitérations, etc., tout le truquage sacré des versificateurs.

De cela, comme en France d'ailleurs, on semble s'être détourné. Peu importe la tentative désespérée d'un Valéry ou de maint « *Georgien* ». Ces Dieux sont dignes du linceul de pourpre. Il s'agit de se chercher, de se trouver, de vivre. Les Anglais n'échappent pas non plus à cet extraordinaire dynamisme de l'après-guerre, et, luttant contre l'étreinte tenace d'un passé figé, font vers la sincérité des efforts douloureux et parfois éclatants. C'est peut-être cela que M. Lalou aurait dû prendre à cœur de nous mieux montrer. Pourquoi tant de pages pour *Carlyle*, *Newman*, *Darwin*, et seulement si peu de lignes pour *D. H. Lawrence*, *A. Huxley*, ou *W. De la Mare*? Les vrais « *contemporains* », non les vieux, révolus, mais ceux dont le génie éclate à peine, ceux qui évoluent sous nos yeux et seront demain les chefs de file, nous aurions voulu que M. Lalou nous les fît connaître mieux. Il nous met l'eau à la bouche, mais nous laissons son livre encore altérés. Où irions-nous chercher des détails, des jugements, voire des prophéties, sinon chez les gens avertis et « bien-lus » ? Il nous renvoie à *Chevalley* pour le roman — mais à qui pour la poésie, le drame, l'essai ?

Au fond, il semble que cet ouvrage soit moins un guide que le verdict d'une génération (la nôtre) sur les athlètes d'hier ou d'avant-hier. En cela, il nous est cher. Nous ne jugeons plus *Kipling*, *Wells* ou *Shaw* comme il y a dix ans. Nous rendons justice à *Meredith*, à *Butler*, à *J. Thomson* — comme chez nous à Stendhal ou à Rimbaud. En un style rapide et clair, M. Lalou établit un bilan perspicace, et dégage les postes principaux de l'actif et du périmé, et nous n'avons pas de querelle à lui chercher. Un peu sévère pour *Shaw* et *Wells* — mais c'est tant mieux : ceux qui les ont pratiqués souvent savent ce que je veux dire — parfait pour *Kipling*, trop jeté au bas bout de l'escarpolette et dont la « Jungle » vivra...

Bref, et sans m'attarder ailleurs, le « Panorama » de M. Lalou est une nécessaire mise au point, que le public qui lit les auteurs anglais doit connaître, précieux document aussi pour l'avenir.

Henri FLUCHÈRE.

REVUES

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (juin) : l'admirable *Manhattan* de Marcel Jouhandeau.

M. de Montherlant écrit des *Notes en marge des Voyageurs traqués*. Après le désespoir qu'il nous confia il y a quelques mois, il récidive : c'est pour annoncer que « faire une œuvre d'art » lui « semble une perte de temps, une erreur ». Comme l'auteur nous semble parler justement quand il s'écrie qu'on « ne saurait accueillir avec trop de joie une occasion d'être comme tout le monde ! » Ce qui manque le plus à M. de Montherlant, c'est le naturel.

Après avoir entonné les louanges les plus étonnantes, honoré le catholicisme de ses faveurs, les réactionnaires de son attention, le voici nihiliste, se frappant la poitrine, et plus que jamais littérateur. Doué d'une intelligence peu commune, il y a dans Montherlant un besoin de paraître, de se singulariser, qui détache de lui ; cela ennuie à la longue de ne jamais sentir de spontanéité dans un être.

Il dit: « Je ne suis vaincu que par moi-même.» Cela le console dans son orgueil. Mais si le bonheur lui échappe, c'est — et il le reconnaît lui-même — qu'il reste incapable d'être heureux. Je ne sais si je me trompe, mais Montherlant s'est blessé au jeu de la vie, qu'il a pris comme un jeu, élément qu'il croyait pouvoir soumettre à son caprice. Il n'a jamais eu de respect grave envers la vie. Sans doute le vîmes-nous essayer de placer dans la réalité son goût au plaisir. Cependant quelque chose d'aussi simple que l'instinct demande un appareil moins éclatant que l'imagination ; l'instinct est, avant tout, brutalement l'instinct ; il n'y a de lyrisme en lui que par exagération cérébrale. Et si le lyrisme éclate si violemment qu'on en soit tout étourdi, c'est que l'intelligence domine l'instinct : cette diablesse d'intelligence finit par tout emporter.

Tel est, je pense, le drame de Montherlant. Mais était-ce bien nécessaire de l'annoncer soi-même, d'être le propre héros de sa gloire ? « Un porc », écrit-il, « ...u me posait sur la tête une couronne.... c'était vraiment la couronne de la gloire. » M. de Montherlant se pose souvent de son propre gré une couronne sur la tête. C'est ici que devient plus sensible l'espèce

d'agacement que l'on éprouve en face de ce talent inégal et réel, où se battent tant d'influences, où l'on se plaît et que l'on ne peut supporter longtemps sans voir de quelle puérilité audacieuse il est fait. Là, d'ailleurs, apparaît le côté le plus sympathique de l'écrivain : sa naïveté. Son orgueil le rend incapable de discernement ; nous devons nous en réjouir : alors il semble vraiment naturel.

Mais s'il est bon que s'exerce la liberté d'un écrivain, il me paraît assez malhonnête de l'exercer contre ses maîtres. Cette irrévérence n'a de charme que maintenue dans une certaine altitude ou densité de pensée. D'où le saisissement que j'eus en lisant *Du Sang, de la Volupté et de la Mort (pour rire)* (1) que Montherlant, en cela encore disciple de Barrès, publie comme un pamphlet contre son aîné.

Je ne défends pas Barrès, mais le procédé de polémique est bas : cracher sur un mort ne peut que salir celui qui crache. Le mort est mort ; il reste insensible. Les vivants voient le vent rabattre la salive sur le visage de qui l'a jetée.

Est-ce calcul ? est-ce besoin de se mépriser soi-même ? M. de Montherlant ne nous renseigne pas. Il se bat contre un cadavre et prend des airs de matamore ; ces airs ne trompent personne. Plutôt que de faire un effort pour les hommes, il prétend préférer la lâcheté. Soit ; être lâche au milieu des vivants demande du courage puisqu'aussi bien on risque sa peau ; mais que risque-t-on à être lâche envers ses parents, ses maîtres défunts ? On sent à quel point le *vrai* Montherlant saurait haïr celui qui serait capable d'une telle action. Il l'a commise ; je le soupçonne de se réjouir, s'il trouve ces lignes ; je le vois heureux de sa honte, de son dégoût à se sentir peu noble.

Cela aussi montre à quel danger mène le métier d'homme de lettres. A quand, enfin, des *Notes en marge Du Sang, de la Volupté et de la Mort (pour rire)* ?

COMMERCE (été) : *La Drogue* par Léon-Paul Fargue. *Fragments d'un Journal* par Sören Kierkegaard, un remarquable document sur l'inquiétude et les refoulements chez un écrivain du milieu du siècle passé. On retrouve là des symptômes et des attitudes de pensée qui sont communs à une partie de la jeunesse

(1) *Revue Européenne* (juin).

intellectuelle moderne — et, par ailleurs, un mysticisme, une recherche du vrai Dieu d'autant plus émouvante qu'ils s'établissent dans le déséquilibre du corps.

« Ce qui me manque », dit-il, « à proprement parler, c'est un corps et les conditions physiques de l'existence ».

ou :

« On se fait un malin plaisir d'exiger de moi ce que je n'ai pas, et de railler ce qui m'est échu. Mais donnez-moi un corps ! Ou bien alors il aurait fallu que vous m'eussiez donné un corps quand j'avais vingt ans. Ah ! si alors vous me l'eussiez donné, je ne serais pas devenu ce que je suis. »

On conçoit quel intérêt il y a pour nous à connaître de tels témoignages.

MEMENTO. — LES CAHIERS LIBRES (mars-avril) : *Lettres à sa femme*, par Dostoïewski. — LES MARGES (juin) : *Un éditeur romantique : Renduel* par A. de Berraucourt ; *Le Rêve et le Roman* par Denis Saurat ; (juillet) : *Clemenceau et notre temps* par Denis Saurat. — *La Revue Nouvelle* (juin-juillet) : *Luc Dortain* par Christian Sénéchal. — LE ROUGE ET LE NOIR (juin-juillet) : *Lettres Anglaises* par François Fosca ; *Une famille Spirituelle* par Daniel Rops. — LE MERCURE DE FRANCE (juin) : *Paul Valéry* par E. Noulet ; *Machiavel* par Gabriel Brunet.

LE FEU ; LES AMITIÉS (de mieux en mieux rédigées) ; OC ; LES HUMBLES (avec des proses de M. Vlaminck et des poèmes du même : hélas !) ; L'ANIMATEUR DES TEMPS NOUVEAUX (ce journal est d'une vulgarité outrageante. On y moralise, on veut paraître moderne, on y est réactionnaire. Le tout sous un air bonhomme. On se demande à qui et à quoi sert cet instrument de propagande. Propagez la bêtise, il en restera toujours quelque chose) ; LE MERCURE DE FLANDRE ; NOTRE-TEMPS ; LA REVUE HEBDOMADAIRE (qui publie *Dans le Van du Vanneur* de Robert Hugh-Boursu) ; LA REVUE MÉDITERRANÉENNE ; NOUS, D'AFRIQUE (une revue nord-africaine dont l'effort est à remarquer, à suivre, et que nous signalons avec plaisir) ; LES PYRÉNÉES LITTÉRAIRES (dont l'invraisemblable néant fait mal aux nerfs) ; LA TRAMONTANE (qui publie de bonnes choses, souvent) ; LA REVUE DU CENTRE (dont les

notes critiques sont indignes d'une revue par ailleurs bien faite) ; LA LIGNE DE CŒUR (une revue bien curieuse que Julien Lanoë dirige à Nantes avec une compétence digne d'éloges. Je signale aux bibliophiles cette revue dont la collection sera certainement recherchée), etc., etc.

G. B.

LETTRES ETRANGERES

FEDERIGO TOZZI

Les sept années passées depuis la mort inattendue de Federigo Tozzi n'ont rien enlevé à l'actualité, au relief de cette étrange figure d'écrivain. Sa fin, même, si illogique, si injuste qu'elle fait penser à certaines conclusions désolées et prématurées — et pourtant si secrètement humaines — de quelques-unes de ses nouvelles, nous l'a rendu et nous le rend plus cher et plus proche qu'aucun autre. C'est la compensation que le destin accorde aux vies tragiquement inachevées, que de continuer à vivre, dans celui qui reste, intactes dans le temps.

Je me rappelle ce sentiment de révolte qui nous prit dans ce lointain — à en croire le calendrier — jour de mars 1920, en apprenant que la fièvre espagnole avait tué l'auteur de « Tre Croci ». Comment ? Cet homme avait tant souffert et lutté pendant tant d'années, il avait tâtonné dans l'ombre d'une vie matérielle et spirituelle très agitée, et juste au moment où un peu de lumière arrivait jusqu'à lui, où sa route commençait à lui paraître moins étroite et moins semée d'épines, une ombre nouvelle, mais invisible et éternelle, celle-là, l'engloutissait ? Je ne sais qui a écrit que, pendant la guerre, les soldats parfois se sentaient sûrs de ne pas mourir à l'attaque, parce que la pensée de ne plus revoir les êtres et les lieux qu'ils avaient le plus chéris, leur semblait absolument inadmissible ; de même, il nous paraissait impossible, monstrueux, qu'un mal stupide ait brisé pour toujours une des forces les plus originales et les plus fécondes, peut-être la plus originale et la plus féconde, de la jeune littérature ; il semblait impos-

sible presque *matériellement* qu'une aussi belle destinée d'artiste ne puisse pas s'accomplir, comme il est impossible que l'arche d'un pont s'arrête au milieu, coupée, dans le vide.

Pourtant, comme Orion victime d'un scorpion, le bon géant Federigo (dans lequel il y avait peut-être l'étoffe d'un Balzac moderne et plus tourmenté), était mort victime d'une misérable et pernicieuse fatalité.

En annonçant aux lecteurs des « Libri del Giorno » la mort de Tozzi, Gi-A. Borgese écrivait : « Quand j'eus fini de lire « Tre Croci » en feuillets, je n'ai pas eu la patience d'attendre l'ami qui devait venir à la maison le soir suivant. Je lui écrivis un billet qui le jeta dans l'extase, tant il était modeste pour lui et confiant pour les autres. Je lui disais, entre autres choses : Tes trois croix resteront plantées sur un cimetière de bavardages littéraires. Exagération due à l'enthousiasme et à un excès de confiance que la vie implacable se chargeait de punir. Les bavardages sont de tous les temps, immortels ; et Federigo Tozzi était mortel. »

Exagération ? Excès de confiance ? Je ne dirais pas cela.

Que reste-t-il, en fait, des « bavardages littéraires », de ces dernières années ? Rien, ou presque. Et « Tre Croci » est encore intact, solide, sans une éraflure dans sa dureté, sinon de diamant, du moins d'onyx sombre. Et toute l'œuvre brève et compacte de Tozzi est un peu ainsi ; depuis « Bestie » jusqu'à « Con gli occhi chiusi », au « Podere », à ces « Ricordi di un impiegato », que Mondadori a publié juste pour le septième anniversaire de sa mort.

Les « Ricordi di un impiegato » sont un bref et petit roman antobiographique, d'environ quatre-vingt pages, dans lequel Tozzi décrit sous forme de journal ses propres aventures et ses sensations dans les quelques mois qu'il passa comme employé de chemin de fer à Pontedera. Nous retrouvons ici, presque avec les mêmes mots, quelques épisodes qui nous avaient frappés dans la lecture de « Novale », ceux où il raconte, jour par jour, dans ses lettres à sa fiancée, sa vie d'employé ;

l'épisode du dentiste qui, à son insu, s'installe l'après-midi dans la chambre louée par lui, pour tourmenter des mâchoires paysannes, celui, si pathétique, de l'ouvrière enceinte qui, chaque jour, épie son amant, en pleurant, d'autres encore. Les dates, aussi, sont à peu près les mêmes. Seulement, il y a ici, et c'est naturel puisqu'il s'agit d'une œuvre destinée à l'impression, un plus grand soin du style, une recherche mesurée de l'effet.

Les « Ricordi di un impiegato » sont de 1910, postérieurs de deux ans à peine aux lettres de « Novale », et antérieurs de beaucoup aux choses plus achevées de Tozzi, « Tre Croci » et « Il Podere » ; mais publiés pour la première fois seulement en mai 1920, dans la « Revista Letteraria de Rome », ils ont été certainement remaniés plus ou moins par l'auteur dans ses dernières années, dans la période de pleine ferveur, de pleine maturité ; période très brève, hélas, qui va de 1916 à 1920. On peut donc les ranger parmi les dernières choses et les meilleures.

Combien de figures dans ces quelques pages ! La vie sourde et grise de la petite gare de province, le milieu « employé », (ce que Laforgue appelait le milieu aptère) où fermentent seules de pauvres pensées, et des passions mesquines, sont rendues, sont exprimées en quelques traits, avec de brefs dialogues. Dans une atmosphère qui est — on ne sait — opaque ou translucide, se meuvent ces personnages quotidiens avec une dignité de signification tragique qui leur vient d'on ne sait où. Peut-être de ce que Tozzi voit et sent tout avec une âme et des yeux vierges, comme s'il était le premier homme ; et tout ce qu'il dit, même les choses les plus connues et répétées, semble, à travers ses paroles, être dit pour la première fois.

De temps en temps, comme une page d'ombre, le pressentiment de la mort : « 11 mars. Si j'étais mort hier ! Au lieu de cela, il y a déjà dans l'air la lucidité du printemps, et j'ai tant envie de vivre... » — « 17 mars. Comme il sera doux d'être tout près d'une église de campagne avec le peu de vert des haies et les hauts

cyprès. Comme il sera doux de se confesser sur le point de mourir et de sentir son âme. Et de revoir tout à coup quelque visage qui ne cessera pas de me regarder. »

Tout le livre gravite autour de la pensée calme de la fin. Et voilà pourquoi la mort, si cruelle, de la fiancée, avec laquelle s'achève le journal, nous apparaît presque naturelle et nécessaire. Aujourd'hui nous pouvons y voir presque une projection instinctive que l'auteur avait faite de sa propre destinée.

Les « Ricordi » sont accompagnés dans le volume de dix nouvelles parmi lesquelles il y en a de très belles. Reflets et moments d'un monde trouble, halluciné, sensuel, oppressé, secoué d'étranges crises de férocité inattendue ou de bonté totale et abandonnée. A propos de Tozzi, on a souvent rappelé les Russes. Et il est certain que, si on ne peut parler d'imitation parce que l'écrivain siennois n'a commencé à les connaître que dans les derniers mois de sa vie, dans plusieurs de ses livres apparaît un état d'âme très proche de celui de quelques Russes modernes ; ce qui s'explique, du reste, en pensant simplement à la tradition mystique et sensuelle de Sienne, la ville natale de Tozzi, si éloignée du clair et railleur esprit florentin.

C'est à Tchetov particulièrement qu'on pense en lisant certaines de ses nouvelles, « Le Parole » par exemple, dans laquelle — le point de départ étant banal et occasionnel : quelques mots échappés à un professeur pendant une leçon — nous assistons à la genèse effroyablement logique de la tragédie et de la ruine d'un homme.

Enrico PICENI.

DIE GWALTIGEN, par *Walther Eidlitz* (Paul Zsolnay Verlay, Berlin).

Existe-t-il pour l'homme une charge plus lourde que la puissance ? Elle pèse sur sa conscience, sur sa volonté. Elle déforme sa pensée et ses sentiments. Elle abolit sa liberté, elle le contraint à n'être plus que l'instrument d'une force nationale ou sociale, « l'homme du destin ». Alors même qu'il exerce la tyrannie arbitraire et capricieuse qui laisse croire à l'entière indépendance,

il demeure toujours le moyen dont une fatalité se sert pour accomplir ses desseins. En même temps, la solitude éloigne de lui les autres hommes. La hauteur de sa fonction le suspend, pourrait-on dire, entre ciel et terre, et s'il n'aperçoit plus que des êtres minuscules agités au-dessous de lui, il contemple de près le visage terrible des Dieux. Mépris des hommes, crainte des Dieux, inquiétude de l'individu qui possède le redoutable privilège de pouvoir réaliser tout ce qu'il veut, telles sont les prérogatives de l'autorité. Et quelle force ne faudra-t-il pas à l'homme qui détient la puissance pour ne point s'abandonner à l'ivresse qui s'en dégage ? Mais, aussi, combien cette puissance lui paraîtra insuffisante lorsqu'il voudra l'appliquer à quelque grand dessein ? Il sentira que la puissance le possède plus qu'il ne la possède, et que s'il doit la servir, il lui est impossible de contrôler son intensité et de prévoir ces résultats.

Les trois « puissants » que M. Walther Eidlitz nous présente dans ce livre ont senti l'amertume et la déception qui accompagnent toujours l'usage du pouvoir absolu, cet appétit insatiable qui veut plus de puissance encore et qui n'aspire qu'à exalter l'orgueil de l'homme pour en découvrir bientôt le désespoir et le néant.

DIE GEWALTIGEN, par *Walther Eidlitz* (Paul Zsolnay Verlay, Milan).

L'axiome pascalien, renversé par une sensibilité de femme, prodigue au sentiment toutes les vertus qu'il soustrait à l'intellectualité. « J'aime, donc je suis » substitue au critère de l'existence par la pensée, celui du cœur, et si la franchise surprenante de cet aveu nous déconcerte d'abord, nous nous persuadons vite que toute la littérature féminine, en effet, semble s'être constituée sous le signe du cœur, et ce n'est pas son moindre charme. Cela nous vaut des confessions, beaucoup plus ingénues chez les femmes que chez les hommes, car chez ceux-ci le mouvement de l'esprit s'emploie toujours à déformer, à défigurer, les aveux de la sensualité ou de la sensibilité. La femme, au contraire, qui possède une force d'extériorisation considérablement inférieure à celle de l'homme, tend toujours vers son centre et s'évade rarement d'elle-même.

Aussi rencontrerons-nous dans ses aveux, littéraires ou non, une puissance de franchise qui provient moins de son désir de sincérité

que de son inaptitude à inventer quelque chose qui ne soit pas essentiellement elle. De là, dans ses compositions même les plus élaborées, cette impression de nudité qui nous séduit, et quelquefois nous effraie. Il est rare pourtant de la trouver à un degré aussi extrême que dans le livre de Madame Sibilla Aleramo. Il semble que l'auteur ne veuille rien nous cacher des désirs de ses sens et de son cœur, et qu'il évite même ce masque qu'une composition trop littéraire applique toujours aux aveux les plus abandonnés. Lettres ou journal, c'est un monologue qui nous introduit dans la vie la plus secrète du poète — car Sibilla Aleramo est un poète d'un beau lyrisme —, et nous invite à contempler ses gestes, à écouter les battements de son cœur, à recevoir ses plus intimes confidences. Et nous aurions parfois le remords de notre indiscrétion, si l'auteur n'avait voulu nous faire les dépositaires de ses publics secrets, et un peu les complices de ses chagrins et de ses plaisirs. Un livre nu, audacieux d'être un livre, et d'autant plus attachant que ces lettres écrites à un mage, nous révèlent surtout l'auteur et ses amitiés. Que nous importe, que leur destinataire soit imaginaire ou réel ? L'interlocuteur d'un poète habite toujours plus ou moins son imagination, et l'essentiel n'est-il pas pour nous qu'il fournisse le sujet d'un beau livre ?

LE BELLE, par *G. A. Borgese* (Editions Mondadori, Milan).

L'art de la nouvelle a trouvé en Italie une forme extrêmement heureuse, et récemment encore, nous disions combien elle s'était adaptée à la sensibilité d'un écrivain de talent comme G. A. Borgese. C'était à propos de « La Cita sconosciuta » dans lequel nous avions trouvé quelques-unes des meilleures pages de l'auteur de « Rubè », et le nouveau recueil qu'il publie aujourd'hui nous montre une fois de plus l'excellence du court récit lorsqu'il apparaît comme le « moment » essentiel d'une crise de l'esprit ou du cœur. La force dynamique qui s'enferme dans ce contenu volontairement limité, la netteté du contour, l'abréviation auxquelles contraint l'absence de préambules et de développements, permettent d'obtenir un bref éclat de tragique, d'ironie, ou de passion, et d'éclairer vivement en profondeur une idée, un sentiment. Il y a même une sorte de prodigalité de la part d'un auteur d'imagination, à ne point vouloir étirer dans un roman le sujet qui, concentré, synthétisé, réduit à l'essentiel, se réalisera dans les quinze pages d'une nouvelle. C'est un signe de richesse,

que de multiplier ainsi dans un volume une quantité de récits, et une preuve de la puissance d'invention qui propose sans cesse à la création littéraire de nouveaux stimulants. Mais en revanche, la nouvelle imparfaite peut témoigner aussi de l'impuissance à conter, et ce n'est alors qu'une composition mutilée, un compromis hâtif qui ne saurait nous intéresser. Les qualités et les exigences de cette forme littéraire rendent donc assez rares les réussites, et nous devons d'autant plus admirer le talent de G. A. Borgese que, s'il nous a donné de fréquentes preuves de sa grande valeur comme romancier et dramaturge, il s'avère aussi comme un des maîtres de la nouvelle. Dans un recueil d'où, si facilement, naîtrait une impression de monotonie, il apporte une diversité d'accent qui nous enchante. Avec ce naturel qui donne à chaque nouvelle une tonalité, un rythme différents, il semble s'effacer derrière son sujet et en surveiller plutôt qu'en diriger l'épanouissement. Aussi recevons-nous une émotion intense de cette élaboration vivante qui révèle à la fois le développement spontané et l'art attentif à ne garder que les branches essentielles et les plus beaux fruits. Et les figures de femmes, les « belles » qui donnent son titre à ce volume, sont comme la force essentielle autour de laquelle se construira chaque récit, qu'elles éclairent de leur charme, de leur mystère, ou de leur beauté.

CAROLINE SCHLEGEL, par *Toni Rothmund* (Editions Reclam, Leipzig).

Ce roman charmant nous conduit dans une époque et parmi des personnages qui sont les plus propices au romanesque. Il cotoie la vérité en évoquant des figures réelles, et si l'aventure qui est le point de départ de ce livre n'est que vraisemblable, elle l'est si complètement, et conformément au caractère des héros, que l'histoire ici s'unit certainement de très près à la fiction. Autour de Caroline Schlegel, se dessine tout le romantisme allemand. Nous apercevons, de loin, Gœthe à Weimar, tandis que dans la maison d'Iéna où Wilhelm Schlegel et sa femme traduisent Shakespeare, se groupent Schelling, Hardenberg, Tieck. Tous ces êtres, ardents de passion et d'enthousiasme poétique, parlent de leurs œuvres et racontent leurs amours, et le roman naît, semble-t-il, simplement de leur existence et de leur réunion.

ELISABETH D'AUSTRIA, par *Fabrizio Colamussi* (Campitelli, éditeur, Foligno).

Ce drame historique qui se développe autour de la malheureuse impératrice d'Autriche est une œuvre de poésie délicate et d'exacte observation, mêlant au document historique, le lyrisme de l'inconnu, et projetant de grandes ombres sur les événements et les hommes. Un livre attrayant, vibrant d'élan juvénile, de fantaisie et d'ardeur dramatique.

Marcel BRION.

REVUES ETRANGERES

THE MENORAH JOURNAL (Scranton, Pa.) : Les Chassidim séphardiques de Beth-El, par Ariel Bension. — Tobias Levy, par Ludwig Lewisohn.

TRANSITION (Paris) : Le magasin ouvert, par Elliot Paul. — Poèmes, par H. D. — « Nocturnes » et « Paysages », par Eugène Jolas. — La vie et la mort de Juan Gris, par Gertrude Stein.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich) : D'un journal lyrique, par Hermann Hesse. — Les poèmes de Jean Cocteau, par Ernst Robert Curtius. — Le point de vue critique des classiques français, par Louis Wittmer.

DER QUERSCHNITT (Berlin) : Matière et technique du nouveau roman, par H. von Wedderkop. — Le nouveau romantisme, par Ilia Ehrenburg.

THE MONTHLY CRITERION (Londres) : L'Art Subjectif, par Wyndham Lewis. — Fin de terre, par Archibald Macleish.

POETRY (Chicago) : Six sonnets, par Conrad Aiken. — Poèmes, par Polly Chase, Queene B. Listen, Witter Bynner, etc.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Philippe II, par Luis de Zulueta. — Le grand espagnol Goya, par Ramon Gomez de la Serna. — Un artiste de la faim, par Franz Kafka.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Comédie, par Edith Hamilton. — Les formes du vers dramatique, par Ashley Dukes. — Prométhée enchaîné, très belle traduction de Edith Hamilton.

Marcel BRION.